

Notes

MCC

D'ALERTE

DÉPARTEMENT DE RECHERCHE SUR LES MENACES CRIMINELLES CONTEMPORAINES
INSTITUT DE CRIMINOLOGIE DE PARIS-UNIVERSITÉ PARIS II PANTHÉON-ASSAS

MAI 2010

Une menace sous-estimée en Europe

LA CRIMINALITÉ ORGANISÉE CARCÉRALE

Gangs et réseaux dans les lieux de détention

Pénitencier, gangs de prison : un défi pressant

En avril 2010, six coups de fusil de chasse sont tirés sur le local des gardiens de la prison de Luynes (Aix-en-Provence). La même nuit, cinq autres tirs d'arme d'épaule sur le local des gardiens d'un l'établissement pour mineurs de Marseille. Pas de victimes. Un syndicaliste méridional se rue bien sûr pour affirmer « nous ne croyons pas à des actes de grand banditisme » ; une cellule psychologique est mise en place. Hormis une brève dans *Libération* (19/04/2010) le silence se fait sur l'affaire.

En mars, Michèle Alliot-Marie, le Garde des Sceaux, affirme « Les prisons françaises sont un lieu de recrutement privilégié pour les islamistes radicaux ».

En septembre 2008, à la prison de Varcès, près de Grenoble, Marcel E., un « multirécidiviste » se poste en surplomb de la cour de promenade. Quand Sghair L., caïd d'une fratrie de trafiquants de drogue détenu à Varcès, passe dans sa ligne de mire, il l'abat d'une balle de fusil à lunette en pleine tête. Le

10^e mort d'une guerre des gangs « pour le contrôle du trafic de drogue à Grenoble » dit l'AFP ¹.

Pris entre vingt autres, ces trois cas symptomatiques suggèrent une activité criminelle organisée - les « gangs de prison » - dans les prisons françaises, qu'il s'agisse de gangs à finalité fanatique (islamistes) ou prédatrice.

Un phénomène grave existant désormais dans nombre de pays du monde et qui semble peu intéresser les officiels français. Or les criminologues se souviennent de leurs alertes sur les gangs de rue (présents dans des métropoles françaises dès les années 1990) et du temps qu'il a fallu - 15 ans - aux officiels pour réagir effectivement à la menace (septembre 2009).

D'où cet avertissement.

Quand un gang de prison est installé, nul moyen efficace n'existe aujourd'hui, nulle part au monde, pour l'éradiquer. Les seules parades praticables sont préventives. En France, il est encore temps de parer à cette durable intrusion du crime organisé dans le système de contrôle des prisons. Faudra-t-il attendre longtemps pour que cette parade s'applique ?

NB – les criminologies connaissent les objections des administrations en cause : « C'est une invention », « c'est fort exagéré », « c'est anecdotique », « le problème est bien connu et déjà traité ». Ils les ont déjà entendues dix fois ! Notamment pour les gangs de rue, pour la mafia albanaise, etc. Mais *in fine* qui a vu juste?

FRANÇOIS HAUT • XAVIER RAUFER

¹ « Prison de Varcès : le grand banditisme au cœur de l'enquête », *AFP*, 28/09/2008.

François Haut

*Directeur du Département de Recherche sur les Menaces Criminelles Contemporaines
Institut de Criminologie / Université Panthéon-Assas (Paris II)*

LA MENACE CRIMINELLE CARCÉRALE

INTRODUCTION

En 2008, une perquisition au centre de détention de Muret, près de Toulouse, a conduit à plusieurs gardes à vue, dont celles d'un contremaître civil et d'un gardien, soupçonnés d'avoir participé à un vaste trafic portant notamment sur des téléphones portables et de l'argent. Le Procureur a simplement reconnu qu'une information judiciaire était ouverte "depuis quelque temps" et qu'il s'agissait d'une enquête "au long cours passée récemment en phase plus active". Pour les syndicats : "des quantités aberrantes d'argent, de téléphones portables et même d'images pédophiles" circuleraient dans l'établissement ².

Comment les choses vont-elles évoluer dans nos prisons si on ne prend sérieusement garde au problème ? La prochaine étape va-t-elle ressembler à ce qui suit ?

En octobre 2008, le sénateur du Texas John Whitmire, président de la Commission sur la Justice pénale, recevait un appel qui, dit-il plus tard, "me fit horriblement peur" : "Je connais le nom de vos filles, je sais l'âge qu'elles ont ; je sais où elles habitent". Et de donner les précisions annoncées, leurs noms, leurs prénoms, leurs adresses... La personne qui proférait ces menaces était l'auteur d'au moins deux assassinats, peut-être quatre ; il se trouvait dans une cellule du "couloir de la mort" de la prison de Polunsky (Texas). Pourtant, Richard Tabler avait réussi à effrayer l'un des hommes politiques les plus puissants de l'État à l'aide d'un téléphone portable illégal ⁵.

Le Droit de tous les pays prévoit que, pour des raisons précises, les hommes peuvent être privés de leur liberté physique par des peines qui s'accomplissent dans des *prisons* ⁶. Ces peines privatives de liberté ⁷ ont pour fonction de punir, corriger - si possible - et empêcher le condamné de nuire à la société. Or, dans les *prisons* du monde entier, on découvre des trafics élaborés, on déplore des affrontements sanglants ; on

² : *Trafic de téléphones portables et d'argent dans une prison toulousaine*, Europe 1, 11 septembre 2008, 16h47.

⁵ : Beiser, V., *Prisoners Run Gangs, Plan Escapes and Even Order Hits With Smuggled Cellphones*, Wired Magazine, 22 mai 2009.

⁶ : Selon une terminologie générique. Cf Lexique des termes juridiques, Dalloz, Paris, 14^e édition, 2003, p. 457.

⁷ : Cf A. Decocq, *Droit pénal général*, Coll U, A. Colin, Paris, 1971, p. 380 s.

note aussi que des individus déjà emprisonnés pour de longues années sont jugés pendant leur détention et condamnés.

Une tendance générale à la mansuétude et à la compassion, souvent au nom de la rédemption, a conduit à organiser des espaces de liberté, tant intellectuels que physiques, à l'intérieur des prisons. Ainsi, voit-on des prisonniers y poursuivre des études - ce qui est parfaitement conforme à l'un des buts de la condamnation - alors que d'autres pervertissent cette générosité. L'augmentation générale de la densité carcérale génère une promiscuité compliquant la surveillance et les contrôles, tandis que le caractère toujours plus collectif de la criminalité prédispose aux regroupements au sein du système pénitentiaire.

Dans les prisons, la capacité agrégative naturelle des individus est stimulée. Si la survie en milieu clos requiert des qualités de discrétion et nécessite une propension à la violence immédiate, elle réclame également cohésion grégaire et discipline. "Les détenus ont vingt-quatre heures par jour pour imaginer comment battre le système..." déclarait un jour un responsable d'administration pénitentiaire⁸. Cela étant conforté par le manque de denrées et de services qui dote d'un pouvoir démesuré ceux qui sont à même de satisfaire ces besoins.

C'est ainsi que l'on observe, dans presque toutes les prisons du monde, des groupes qui se transforment souvent en de véritables puissances criminelles. Soit, ils se créent dans le système, souvent sous couvert d'autoprotection, soit ils se reconstituent sur la base d'une appartenance antérieure à une organisation criminelle, soit ils s'agrègent autour d'un prosélytisme religieux à finalité activiste. Des organisations élaborées détournent progressivement la fonction pénitentiaire de sa finalité et, par une logique perverse, étendent également leur capacité de nuisance à l'extérieur des prisons. Ces organisations, omniprésentes et comparables, sont des révélateurs de profonds dysfonctionnements peu connus et mal acceptés, faisant que la triple fonction de la privation de liberté n'est plus assurée.

Elles constituent une menace criminelle spécifique qui remet en cause l'effectivité de la peine, partant notre philosophie pénale : on l'a ainsi nommée "menace criminelle carcérale". Celle-ci suscite une inquiétude légitime et appelle une étude sérieuse. On montrera donc l'étendue du phénomène par quelques exemples, ensuite les principes généralement mis en œuvre dans la constitution et le fonctionnement de ces entités, enfin la nocuité de cette menace criminelle carcérale.

1. I - SYMPTOMATOLOGIE DE LA MENACE CRIMINELLE CARCÉRALE

Elle se manifeste le plus souvent sous la forme d'associations identifiables qui dénaturent le sens de la peine et désorganisent le fonctionnement normal de la prison. On a nommé ces organisations "bandes criminelles carcérales", ou BCC.

⁸ : Brian Parry, directeur adjoint de l'administration pénitentiaire de Californie, cité par le *Santa Rosa Press Democrat*, 24 avril 2001.

A - France : exception ou aveuglement ?

En 2003, on apprenait qu'un réseau de vol de voitures était organisé et dirigé par un malfaiteur... incarcéré à la prison de Saint-Quentin-Fallavier (Isère)⁹. S'étendant jusqu'à Marseille, le trafic associait violences à domicile et *carjackings*. Il était le fait d'affidés de bandes des cités de Grenoble, passés au grand banditisme. Le chef du *Gang* dirigeait sans problème, depuis sa cellule, une bande importante avec un téléphone portable.

La présence de téléphones portables dans les prisons ne surprend plus. Pour Bruno Hauron, alors adjoint au Sous-directeur à l'État-major de sécurité de l'administration pénitentiaire, *"le portable est avant tout un formidable outil d'aide à l'évasion. Autrefois, les détenus envoyaient des lettres des messages, ou des signaux aux fenêtres pour leurs complices à l'extérieur. Avec le portable, ils peuvent demander qu'un motard les attende à tel endroit, signaler leur position dans la prison ou encore tenter de se faire livrer des outils"*.¹⁰ Pour un ancien détenu, Abdel Hafed Benotman, la corruption existe bien dans les prisons : *"Dans beaucoup de têtes, il existe des équipes de deux ou trois matons fonctionnant comme une sorte de gang en uniforme. Au départ, de manière très simple, très légère, ils font des "appels d'offres" ... Petit à petit, des liens se tissent. D'autres encore n'agissent que pour la fascination qu'inspirent les grands voyous. Depuis leur cellule, ces derniers les invitent à avoir table ouverte dans certaines boîtes où il y a des filles et de l'alcool..."*¹¹

En 2007, on juge Boubacar Ba, surnommé *El Hadj*, pour avoir organisé, depuis sa cellule de la prison de la Santé, à l'aide de téléphones portables, un important trafic de cocaïne. En 2004, Boubacar Ba est incarcéré pour "l'exportation de 2 kg de cocaïne" vers la Belgique. Loin de mettre fin au trafic, sa détention donne un coup de fouet à ses affaires. Pour la Présidente du Tribunal, *"c'est le plus grand des paradoxes que nous avons à juger dans ce dossier"*. A l'aide d'un téléphone portable, Boubacar Ba a mis en place un va-et-vient qui, d'Amérique du Sud en Suisse, via la France, implique une véritable organisation. Dénoncé par l'une de ses « mules », Ba est rapidement placé sur écoute. Les enquêteurs découvrent alors un trafic dont les ramifications s'étendent en Hollande, en Suisse, au Bénin. La plupart de ses complices sont d'anciens codétenus qui l'ont connu en prison.

Les faits évoqués ici sont ce que les médecins nommeraient une symptomatologie de la menace criminelle carcérale, c'est-à-dire « *ce qui révèle un état* ». Elle permet donc légitimement d'envisager que des bandes criminelles carcérales existent en France, comme dans les autres pays qu'on évoque ci-après.

B - Afrique du Sud, ancêtre en la matière

La menace criminelle carcérale y existe depuis le début du XXe siècle et des BCC sont dangereuses dans toutes les prisons du pays, surtout les *Numbers*. Selon une

⁹ : "Le Figaro", 20 mars 2003.

¹⁰ : Cité par "Le Figaro", 2 février 2004.

¹¹ : Cité par "Le Figaro", 2 février 2004.

commission d'enquête¹², "l'administration a perdu sa capacité d'exercer tout contrôle" et dans de nombreuses prisons, les bandes criminelles sont "devenues la loi"¹³. Ces bandes engendrent une violence souvent homicide : depuis quelque temps, l'une des punitions infligées par les *Gangs* des prisons sud-africaines, est de faire violer les prisonniers réfractaires par un ou plusieurs affidés atteints du SIDA, rituel connu sous le nom de *slow puncture*¹⁴.

Les *Numbers* ne se sont pas créés en prison ; ils prolongent une "culture criminelle" qui existait à l'extérieur, celle de voleurs qui sévissait autour des villes minières du Transvaal. Tous les avis s'accordent sur le rôle d'un homme, *Nongoloza*, à la tête d'une bande, les *Ninevites*, qui avaient quitté leurs terres pour aller à Johannesburg. Selon la légende, *Nongoloza* dirigeait une bande selon une hiérarchie militaire, il en a fait une organisation criminelle qui a porté à son paroxysme l'art de l'escroquerie, du vol et du brigandage. Beaucoup d'entre eux ont été jetés en prison, dont *Nongoloza*, qui s'est alors donné pour mission de maintenir la loyauté des *Ninevites* incarcérés. Si les origines des *Numbers* relèvent à la fois du mythe et de la réalité, leur activité criminelle dans les prisons sud-africaines est bien concrète. Ils sont au nombre de trois.

Le *gang 28* : il est le plus important des *Numbers*. Ses buts sont basés sur la nourriture, les *wyfies* (esclaves sexuels) et la lutte contre les abus de l'administration. Les plus jeunes adhérents font leurs armes comme *wyfies*, les plus anciens sont les *soldats*.

Le *gang 27* : ce gang aurait été créé par 7 dissidents de la bande de *Nongoloza*, horrifiés par la pratique qu'avait *celui-ci* de prendre des *wyfies*. Son objectif est de maintenir la paix entre les *Numbers* et d'édicter les règles fixant les relations entre eux.

Le *gang 26* : ses membres vivent dans un "luxe" qu'ils obtiennent en volant¹⁵ les biens, l'argent et le *dagga* (cannabis local) des détenus et en introduisant des produits de valeur dans la prison. Il leur est interdit de parler avec les représentants de l'administration pénitentiaire, sauf pour se plaindre ou réclamer. Les relations sexuelles entre membres du gang sont interdites.

I.1. C - États Unis : une autre forme de crime organisé...

Selon le *National Gang Threat Assessment* de 2009¹⁶, les BCC représentent une

¹² : Commission d'enquête sur les prisons dirigée par le Juge Thabani Jali : *Commission of inquiry into alleged incidents of corruption, maladministration, violence or intimidation into the department of correctional services appointed by order of the President of the Republic of South Africa in terms of proclamation no. 135 of 2001, as amended*, Ministère des services pénitentiaires d'Afrique du Sud, nov. 2006.

¹³ : Selon le Dr. Willem Schurink, témoignant devant la "Commission Jali", Cape Argus, 19 février 2003.

¹⁴ : Selon le Directeur de l'inspection des prisons, Gideon Morris, témoignant devant la "Commission Jali" (Reuters, 22 novembre 2002). Cf aussi : Maclennan, B., "*Slow puncture; death sentence for prisoners*", 20 novembre 2002 (www.iol.co.za).

¹⁵ . Cf *Collect your Blood*, Witness 4 février 2005, article dans lequel il est suggéré que "voler" soit la devise du gang 26.

¹⁶ : *National Gang Threat Assessment*, National Drug Intelligence Center, U.S. Department of Justice, janvier 2009.

menace interne sérieuse, en particulier pour les gangs nationaux qui ont des liens avec les cartels mexicains et qui exercent leur influence sur les gangs de rue. En 2002, Mariano "Chuy" Martinez, chef pour Los Angeles de la *Mexican Mafia*¹⁷, ou *la Eme*¹⁸, la plus redoutable BCC des États-Unis, est condamné à la prison à vie : il avait ordonné trois assassinats et en avait commandité une dizaine d'autres, depuis sa cellule. En 2000, Gustavo Gino Colon, un "cerveau" des *Latin Kings*¹⁹, avait lui aussi été condamné à la prison à vie. Il dirigeait par téléphone un trafic de stupéfiants depuis la prison de haute sécurité de Menard (Illinois). Ce meneur, qui bénéficiait jusque-là d'un statut privilégié - il disposait de la clé de sa « chambre » et se faisait servir ses repas par ses affidés -²⁰, dirigeait un réseau couvrant tout l'Illinois et ordonnait des exécutions à l'extérieur de la prison.

Paradoxe, cette perméabilité de l'intérieur des prisons vers le monde extérieur ? Pas tant que cela, on le verra plus loin. En tout cas, cette domination est réelle : en 1993, la *Mexican Mafia* imposait une "trêve" à tous les *Gangs* hispaniques de Los Angeles et interdisait le *drive-by shooting*²¹. Ce contrôle de la rue peut prendre d'autres formes : en 2004, le Sheriff de San Diego donnait une information selon laquelle des dirigeants de la *Eme* avaient donné l'ordre aux gangs *Mesa* et *Center Street* d'attaquer les policiers, dès qu'il y avait contact et lorsqu'ils étaient armés. En octobre 2004, une association de policiers diffusait une information "sérieuse" de vigilance à ses membres : des chefs emprisonnés de l'*Aryan Brotherhood*, une importante BCC, ont ordonné l'exécution de cinq policiers californiens - ou de membres de leur famille - choisis au hasard en guise de représailles contre une opération menée contre ce groupe.

Mais la criminalité carcérale peut prendre d'autres formes, comme ce qu'on appelle aujourd'hui *Prislam* aux États-Unis. Il semble que des détenus non musulmans aient pu trouver que la pratique de ce culte, avec ses prières collectives quotidiennes et certaines facilités, permettait de déjouer la surveillance des gardiens. Dans son livre, "*Monster*"²², Kody Scott, membre des *Crips* de Los Angeles, raconte que, lorsqu'il a été placé dans la *Youth Training School* en 1983, l'Islam n'y était pas très répandu. Mais lorsqu'il a fallu se réunir avec d'autres détenus de son *gang*, le seul endroit où ils pouvaient le faire sans attirer l'attention, était le local réservé au culte musulman. Après, *Monster* Kody a suivi assidûment les offices et a fini par se convertir sous le nom de

¹⁷ : Formée en 1956-57 dans une prison de Californie. La *Mexican Mafia* est présente en Arizona, Colorado, Floride, Hawaï, Illinois, Kansas, Nevada, Nouveau-Mexique, Oregon, Texas, Utah, Washington, Wisconsin, ainsi qu'au Mexique. On la crédite seulement de 300 affidés et de 900 associés. On considère que son contrôle lui confère autorité sur 50 000 à 75 000 affidés des gangs *Sureños*.

¹⁸ : Lettre "M" en espagnol, 13^{ème} lettre de l'alphabet. Le chiffre "13" sert de référence aux Gangs du sud de la Californie et, par extension, de tous ceux qui se rangent derrière *la Eme*.

¹⁹ : Ou Almighty Latin King Nation, apparu dans les années 40 à Chicago, aujourd'hui un des plus importants des États-Unis.

²⁰ Steve Macko, *Emergency Response and Research Institute (ERRI)*, Special Report, 12 mai 1997.

²¹ : Opération consistant à tirer sur d'autres Gangsters depuis une voiture en mouvement, ce qui provoque souvent de sérieux "dommages collatéraux" et donc une activité policière accrue dans le quartier concerné.

²² : Sanyika Shakur, "*Monster, the autobiography of an L.A. gang member*", The Atlantic Monthly Press, New York, 1993.

Sanyika Shakur. Mais, quand en 2005, en Californie, le procureur fédéral inculpe Kevin Lamar James, membre des *Crips*, condamné à 10 ans pour attaque à main armée et enfermé depuis 1996 à la prison de Folsom, les choses sont différentes. James est le fondateur, en 1997, d'une BCC islamiste, *Jam'iyyat Ul-Islam is Saheeh*²³ (JIS), soupçonnée de préparer des attentats²⁴. Pour le Sous-directeur aux relations publiques, "cette entreprise terroriste était celle qui était le plus près d'aboutir opérationnellement depuis le 11 septembre"²⁵. La population carcérale musulmane se situe autour de 20%, et la plupart sont des Afro-américains convertis à l'islam en prison.

D - Brésil : hybridation

Le *Premier Commando de la Capitale (PCC)*²⁶ régent la vie carcérale, surtout de la région de São Paulo. Cette organisation a été créée en 1993 dans le pénitencier de Taubaté, État de São Paulo, à la suite d'un match de football. La motivation politique était évidente : le *PCC* avait pour objectif de "combattre l'oppression dans le système pénitentiaire de São Paulo". En 2001, Idemir *Sombra* Carlos Ambrósio devient le meneur le plus respecté de cette bande. Avec un téléphone portable, *Sombra* coordonne la plus grande révolte de l'histoire carcérale : 27 000 détenus ont simultanément pris le contrôle de 29 prisons et gardé 14 000 personnes en otage 27 heures durant. Cinq mois plus tard, *Sombra* est battu à mort par une faction plus criminalisée du *PCC*, en recherche du pouvoir. Celui-ci revient à *Césinha* et *Geleirão*, fondateurs du *PCC*. Depuis la prison de Bangú, les deux meneurs organisent des attaques contre des bâtiments publics et utilisent des méthodes terroristes pour intimider les autorités. Considérés trop violents, ils sont écartés du pouvoir en novembre 2002. Celui-ci est repris par Marcos *Marcola* Herbas Camacho²⁷, qui mit une aussitôt prime sur la tête de *Césinha* et *Geleirão* pour avoir donné des informations et fondé une organisation dissidente, le *Troisième Commando de la capitale, TCC*.

Marcola, comme ses prédécesseurs, s'en prit à des fonctionnaires et le *PCC* fut soupçonné d'avoir assassiné deux juges en 2003. Le *PCC* annonça également, parmi ses objectifs, son intention de susciter et d'utiliser les soulèvements dans les prisons pour "démoraliser le gouvernement". En 2006, toujours depuis leurs cellules, le *PCC* lance un défi aux autorités en réponse au projet de séparer et éloigner ses meneurs : environ 300 attaques contre des bâtiments publics et des postes de police, les transports en commun, des banques ; 70 prisons subissent des émeutes. Pendant plusieurs jours, la

²³ : Association pour l'islam authentique.

²⁴ : Témoignage de Donald Van Duyn, Sous-directeur du contreterrorisme, FBI, devant le Sénat (<http://www.fbi.gov/congress/congress06/vanduynd091906.htm>) ; témoignage de William Bratton, Chef de la Police de Los Angeles devant la Chambre des Représentants (<http://www.investigativeproject.org/documents/testimony/276.pdf>) ; Harris, R., *Kevin James and the JIS conspiracy*, Frontline, 10 octobre 2006.

²⁵ : "www.historycommons.org/entity.jsp?entity=jam_iyyat_ul_islam_is_saheeh_1" ;

²⁶ : *Primeiro Comando da Capital*, connu aussi sous le nom de "Parti du crime" et aussi 15.3.3 (ordre des lettres dans l'alphabet).

²⁷ : condamné à 44 ans de prison pour trafic de drogue et vols à main armée, incarcéré depuis 1999. Eclectique, on aurait trouvé, lors d'une fouille de sa cellule, *L'Art de la Guerre*, de Sun Tzu, *Le Prince*, de Machiavel et des biographies de Che Guevara...

région connaît un climat de guerre civile. Bilan, 43 policiers et 91 assaillants trouvent la mort.

Depuis, le *PCC* est surveillé de près. De plus, du fait de cette pression et des pertes subies, le *PCC* a du mal à fournir les "services sociaux" qu'il offrait aux familles de ses membres; d'autant que pour recruter pour rééquilibrer ses effectifs, il a dû réduire de moitié le montant des "cotisations" qu'il prélève sur ses affidés. Le *PCC* a également été obligé de "décentraliser" une partie de sa structure de commandement pour compenser la perte de certains meneurs ou le fait que d'autres subissaient des mesures de confinement strictes. Toutefois, le *PCC* a d'autres ambitions : il chercherait à entrer au Parlement. La stratégie du *PCC* serait de financer des campagnes électorales et d'influer sur les votes dans au moins 10 Etats du pays, via les familles de leurs membres et ses "associés" extérieurs.²⁸

E - Europe

1 - Italie

La *Nuova Camorra Organizzata (NCO)*, la fédération camorriste la plus dangereuse des années 1970-80, a été créée à l'intérieur du système carcéral par Raffaele Cutolo²⁹. Il a construit son organisation en aidant les jeunes prisonniers, les plus inexpérimentés et les plus pauvres, à survivre en prison. Il la conforta ensuite en mettant en place un système d'aide financière aux prisonniers et à leurs familles, reposant sur une "taxation" des activités criminelles. Cutolo avait le pouvoir de choisir les cellules et les prisons de ses affidés, tandis qu'il jouissait d'un usage quasi libre du téléphone du directeur de sa prison. C'est l'arrogance et la paranoïa de Cutolo, l'usage irraisonné du meurtre qui, outre les assauts simultanés de sa rivale *Nuova Famiglia* et de la police, conduisirent la *NCO* à sa perte.

2 - Grande Bretagne :

Chaque année, des milliers de détenus sont battus ou intimidés par les gangs, de plus en plus nombreux. Ainsi, à la prison de Liverpool³⁰ (1 400 détenus), drogues et brutalités sont tellement courantes que certains prisonniers appréhendent de quitter leur cellule. Pendant l'été 2004, 73 agressions contre d'autres détenus ont été relevées ; les prisonniers affectés au ménage débranchent parfois les sonneries d'alarme des cellules et les caméras de surveillance. Les intimidations sont fréquentes et s'étendent aux familles des autres détenus³¹. On a identifié deux types principaux de gangs de prison responsables de la violence : d'une part, ceux qui importent à l'intérieur des prisons des conflits de rues, d'autre part, ceux qui alimentent les conflits raciaux, situation aggravée

²⁸ : *El Pais* (Espagne), 3 avril 2008.

²⁹ : Behan, T., *See Naples and die*, The Camorra and organised crime, I.B. Tauris Ed., Londres, New York, 2002.

³⁰ : Travis, Allan, & Allison, Eric, *Prison overwhelmed by gang culture* (rapport de 2005 du Chief Inspector of prisons, Anne Owers), *The Guardian*, 18 janvier 2005.

³¹ : Thompson, Tony, *Gangs brings terror and death to jails* (Cathy James, Gouverneur de la prison de Walton), *The Observer*, 23 janvier 2005.

par l'émergence des *White Supremacist gangs*, comme aux Etats-Unis³². Mais il existe aussi des conflits nés dans la prison, par exemple pour « manque de respect » envers des chefs de gangs.

3 - Scandinavie

Les pays scandinaves se sont longtemps voulus les champions d'une approche humaine de la prison³³. Or, aujourd'hui, on y voit des barbelés entourer des quartiers de haute sécurité, là où, il y a une dizaine d'années encore, il n'y avait pas même de clôture. Cette situation est imputable aux BCC, notamment aux groupes *Brödraskapet* (ou *Brotherhood Wolfpack*) et *Original Gangsters* (OG) et des situations que ceux-ci engendrent : trafic de stupéfiants, violence omniprésente,... En Suède, il n'y avait jamais eu de meurtre dans les prisons jusqu'en 1993, année où un prisonnier fut poignardé dans une zone de sécurité maximale. Entre 1993 et 2003, cinq autres assassinats³⁴ ont été perpétrés. En Finlande, les autorités ont identifié 7 organisations criminelles locales posant d'importants problèmes de sécurité, dont un "gang de prisons", MORE³⁵.

Les symptômes que l'on rapporte ici montrent à quel point le criminologue se doit d'analyser cette menace spécifique.

2. II - BANDES CRIMINELLES CARCÉRALES : ANATOMIE

Quoique différentes d'un système carcéral à l'autre, les BCC ont une anatomie semblable, des caractéristiques communes et même si on a pu distinguer celles qui se sont créées en prison sur des bases criminelles, de celles qui s'y sont recrées et de celles qui ont une finalité de prosélytisme activiste, on ne retiendra pas cette approche ici. On considère que les BCC pratiquent l'adhésion sélective et exigent une loyauté absolue, qu'elles fonctionnent selon des codes, qu'elles adoptent une structure hiérarchisée, et qu'elles utilisent violence et corruption de manière systématique.

A - Adhésion sélective

Si des aptitudes criminelles spécifiques sont requises, le critère ethnique est souvent déterminant. Les principaux *Prison Gangs* des Etats-Unis se sont d'abord créés sur une base ethnique : des Latino-Américains ont créé la *Mexican Mafia*, des Afro-Américains ont créé la *Black Guerrilla Family*³⁶, des Blancs, l'*Aryan Brotherhood*³⁷ et des

³² : Thompson, Tony, *Gangs brings terror and death to jails* (Kimmitt Edgar, directeur des études du Prison Reform Trust), The Observer, 23 janvier 2005.

³³ : Cf par exemple : Fouche, G., *Prison paradise: In Norwegian open prisons murderers & rapists lead the good life*, Global Post, 19 octobre 2009.

³⁴ : Karl Ritter, AP, 8 juin 2003.

³⁵ : *Me Olemme Rikollisten Eliittiä* (Nous sommes l'élite criminelle), Helsinki Times (Finlande), 12 novembre 2009.

³⁶ : Fondée en 1966 par un ancien membre des "*Black Panthers*", George L. Jackson. D'abord appelée "*Black Family*", c'est son successeur, James "Doc" Holiday (sic) qui a donné au gang son nom définitif ; celui-ci était auparavant l'un des responsables de l' "*Armée de libération symbionese*".

³⁷ : Apparaît à la prison de San Quentin au début des années 60.

Portoricains la *Ñeta*³⁸, qui ont chacune exercé des quasi-monopoles dans leur groupe ethnique.

Pour échapper à la domination de la *Mexican Mafia*, d'autres Hispaniques ont fondé *Nuestra Familia*. Pour se dégager des contraintes de la *Black Guerrilla Family*, d'autres gangs Afro-Américains ont créés des organisations fondées sur l'appartenance à des Street gangs des obédiences génériques *Bloods* ou *Crips*³⁹ (*Consolidated Crip Organisation* et *Blue Note Crip Organization*, ainsi que *United Blood Nation* et *Bloodline*).

Certains se regroupent aussi dans des entités islamistes comme *Ansar el-Muhammad* (AEM)⁴⁰. Ce groupe s'est fait connaître des forces de police en 1993, lorsque certains de ses membres ont été arrêtés pour viols, vols à main armée et homicides. Se considérant comme des "guerriers", les affidés d'AEM ont généralement une tenue stricte, le crâne rasé et un comportement rigoureux.

Les critères de recrutement ont aussi évolué selon l'intensité de la répression. Ainsi, *Nuestra Familia* (NF), qui à son origine recrutait ouvertement et qui avait une activité ostensible dans les prisons, s'est vite trouvée confrontée à des poursuites fédérales qui ont menacé sa survie. NF a donc été obligée de se transformer ; elle s'est divisée en une structure "officielle", *Nuestra Raza*, tandis que le noyau survivant de meneurs s'enfonçait dans une clandestinité strictement carcérale, tout en gardant la direction effective de l'ensemble. Les critères de recrutement ont alors changé : les prisonniers "classiques", en quête de protection, sont orientés vers *Nuestra Raza*, les "professionnels" endurcis peuvent seuls adhérer à *Nuestra Familia*.

B - Loyauté

La loyauté à l'égard du groupe s'exprime à peu près partout par la formule Blood in, Blood out : la condition d'entrée dans le Gang est de verser le sang ou de tuer ; l'appartenance vaut pour toute la vie⁴¹ : toute tentative de quitter le Gang entraîne la seule sanction en vigueur dans la plupart des organisations criminelles : la mort. Cette expression de la loyauté exigée des affidés est également une forme de protection de l'organisation contre les tentatives d'infiltration. Le critère de l'assassinat préalable retire tout doute sur le postulant et confirme sa crédibilité aux yeux des meneurs. Si l'auteur

³⁸ : Formé en 1970 à Porto Rico, ce gang s'est vite doté d'une image "culturelle" et surtout politique. Ses affidés appartiennent en général au groupe révolutionnaire "Los Macheteros" qui milite pour l'indépendance et contre le "colonialisme" des États-Unis.

³⁹ : *Bloods* et *Crips* sont originaires de Los Angeles, répandus désormais à travers tous les États-Unis. Dans ces "obédiences criminelles", les bandes sont non seulement autonomes, mais le plus souvent rivales hors de la prison

⁴⁰ . Les Serviteurs de Mahomet.

⁴¹ : Venter, Z., *Just get it over with and give me my life*, 19 Novembre 2002.

(http://www.iol.co.za/index.php?set_id=1&click_id=13&art_id=qw103770702145B216).

n'est ni arrêté, ni reconnu, cet acte le lie définitivement à l'organisation pour laquelle il l'a accompli ⁴².

C - Structure hiérarchisée

Pour des raisons de cohésion, de discipline, de secret, les BCC fonctionnent souvent selon des hiérarchies et des chaînes de commandement de type militaire. Dès son origine, *Nuestra Familia* se dote d'une telle structure militaire et d'un système de grades : généraux, capitaines, sergents, soldats. Cette structure censée garantir efficacité et discipline a fragilisé l'organisation en dévoilant son caractère organisé : *Nuestra Familia* a été presque détruite parce chaque échelon connaissait les noms des supérieurs et des subordonnés. Quand elle s'est reconstruite, elle a adopté une structure cloisonnée et s'est dotée d'un "service de renseignement", le *Regimental Security Departement*.

Cette structure pyramidale se retrouve ailleurs, par exemple dans l'une des triades de Taiwan, la *Tien Dao Man*, créée en 1986 dans une prison censée réhabiliter par un "entraînement militaire". De là, cette BCC a développé ses activités dans l'ensemble du monde carcéral, mais aussi à l'extérieur. Très hiérarchisée, comme d'usage les triades, mais peut-être aussi de par son origine, la *Tien Dao Man* est formée de six subdivisions "territoriales" et d'un état-major, à la tête duquel se trouvait le chef de l'organisation ⁴³. Les subdivisions a un chef, un sous-chef, des capitaines et des capitaines-adjoints.

Quasi militaire également l'organisation des Gangs d'Afrique du Sud, dont les affidés portent des "uniformes" - imaginaires - et se saluent respectueusement. La hiérarchie du Gang 28 est plutôt complexe : les officiers sont appelés "N°1", les "juges" arborent 8 étoiles, les "généraux", 6 étoiles, les "colonels", 4 étoiles, les spécialistes des transmissions, 3 étoiles, etc. Quand un "officier" est transféré, il s'identifie en révélant son "uniforme", en décrivant dans le détail ce qu'il est censé porter. À l'inverse, le "noyau dur" de la *Mexican Mafia*, n'a pas de hiérarchie formelle. Ses meneurs fondent leur pouvoir sur la brutalité, la crainte et le "respect". Leur "statut" repose sur leurs crimes et sur leur réputation.

D - Code de conduite

Toutes les BCC fonctionnent selon un code de conduite plus ou moins formel, regroupant des règles comme des principes "philosophiques". Les BCC américaines n'ont pas toutes adopté le même modèle.

D'obédience marxiste, la *Black Guerrilla Family* est sans doute le plus politisé des BCC. La *BGF* fait prêter un serment de loyauté inspiré à la fois de Mao Tsé Toung et de la Bible, glorifiant la fraternité et vantant l'indispensable cohésion. Le Diamond Tooth Gang acquiert la qualité de Prison Gang en 1968 sous le nom de *Aryan Brotherhood*. On ne lui connaît qu'une profession de foi qui exhorte ses affidés à la fraternité, la fierté et la fidélité. On sait aussi qu'*A.B.* est dirigée par une pyramide de triumvirats, au niveau du pays, puis de chaque État. Si la *Mexican Mafia* n'a pas de "constitution" formelle,

⁴² : Maughan, K., *Gang Initiation drove man to edge of reason*, *The Cape Argus*, 26, mars 2004.

⁴³ : Il s'agirait de Lo Fu-chu, ancien député indépendant de Taiwan. Lo Fu-chu, arrêté en 2002, a été condamné en 2003 à 4 ans de prison pour corruption, fraude, abus de confiance, usure, appropriation frauduleuse de fonds, faux et usage de faux. *Taipei Times*, 26 septembre 2003.

elle impose toutefois des règles précises. Un document saisi en 1996 est une sorte de "code" composé de 29 règles que doivent respecter les Sureños⁴⁴. Ces règles vont de l'interdiction faite aux "frères" de se battre entre eux, à l'obligation de faire de l'exercice, des précautions à prendre pour téléphoner à l'attribution des cellules, de la circulation du renseignement aux modalités de paiement des denrées clandestines. Ces règles prévoient même un système pénal de *three strikes*⁴⁵, copié sur un principe qui a pourtant conduit certains membres de la *Eme* en prison. Une différence cependant : la troisième infraction est punie de mort.

Si les règles sont le plus souvent écrites aux États Unis, elles se transmettent par tradition orale en Afrique du Sud ; malgré l'ancienneté de ces organisations, leurs valeurs d'origine semblent être restées intactes. Chacune d'entre elle a son code disciplinaire, prévoyant diverses punitions, des symboles, une organisation hiérarchique et des modes de promotion précis⁴⁶. Parmi ces règles il y en a une qui impose de parler le langage des *Numbers*, le *Sabela*, la langue des prisons.

Au Brésil, le *PCC* a un code⁴⁷ : des exemplaires ont été retrouvés sur deux affidés arrêtés lors des événements de 2006. Il est composé de 17 articles et appelle à une "guerre sans trêve et sans frontière jusqu'à la victoire finale".

E - Violence et intimidation

"Ces Gangs rackettent, volent, utilisent et vendent de la drogue. Ils utilisent la terreur pour persuader les autres de leur donner leurs biens, leur argent. Ils mettent le feu aux cellules de ceux qui leur résistent et barricadent les leurs pour protéger leurs "biens". Ils fabriquent des armes, frappent les autres détenus ; chaque semaine, entre trois et cinq détenus demandent à être protégés. Au moins autant sont passés à tabac ou poignardés". "Ne laissez pas vos interlocuteurs minimiser le phénomène des Prison Gangs et de leurs activités..."⁴⁸. Ce qu'écrit un prisonnier au Secrétaire chargé des prisons du Nouveau-Mexique donne un exemple du climat que font régner les BCC. La violence et l'intimidation compromettent autant la sécurité des autres détenus que celle du personnel.

Parce qu'il a des difficultés à se remettre des opérations de menées en 2006, le *Premier Commando de la Capitale* semble revenir à ses méthodes préférées, menacer ou tuer des surveillants de prison pour intimider les autorités. C'est ce que montrent des arrestations effectuées en 2007. Trois personnes ont été arrêtées avec des noms et adresses de 20 gardiens, parmi lesquels dix étaient affectés à la prison de *Marcola*, principal meneur du *PCC*. Les suspects avaient pour mission d'assassiner ces surveillants, en représailles de récents transferts de meneurs du *PCC* d'une prison de moindre sécurité au Centre

⁴⁴ : Hispaniques originaires du Sud de la Californie à l'origine, puis par extension tous ceux qui se reconnaissent dans *la Eme*.

⁴⁵ : *Three Strikes and you're out*, dispositions législatives des Etats-Unis consistant à éliminer de la rue par une peine longue à la troisième infraction, ceux qu'on considère comme "criminels professionnels".

⁴⁶ : Nicholas Hayson, *Op. cit.*

⁴⁷ : *Estatudo do PCC* (en Portugais) : <http://www1.folha.uol.com.br/folha/cotidiano/ult95u22521.shtml>

⁴⁸ : Weekly Alibi, News & Opinions: Making Prisons safe, 14 juin 1999.

pénitencier de réadaptation de *Bernardes*. Si le plan avait réussi, nul, des autorités ou du PCC, ne peut imaginer quelles en auraient été les conséquences.

3. III - BANDES CRIMINELLES CARCÉRALES : PATHOGÉNIE

La pathogénie des bandes criminelles carcérales est triple.

D'abord, elles décident de la vie des individus à l'intérieur des prisons, selon leurs critères et leurs règles qui diffèrent selon les établissements et les pays. Ensuite, ces groupes organisent des trafics : contrôler la drogue, les cigarettes, l'alcool et le sexe confère aux BCC une autorité bien supérieure à celle de l'autorité légitime. Enfin, la communication avec le monde extérieur permet aux chefs de ces bandes de gérer leurs "affaires" criminelles depuis l'intérieur.

Étroitement protégés, ces individus disposent ainsi du meilleur moyen de persuasion, l'alternative entre l'argent et la mort, *plomo o plata*. Ce qui fait que les activités des BCC ne s'exercent pas seulement à l'intérieur des prisons ; leur influence à l'extérieur devient de plus en plus importante.

A - A l'intérieur des prisons

1 - Contrôle de la vie carcérale

Tout nouvel arrivant est défié et jaugé ; son comportement va conditionner toute sa détention. Il peut faire face et se battre, payer pour se protéger ou devenir esclave. Sauf à disposer d'appuis notoires, le prisonnier ne peut s'abstraire de la logique carcérale : appartenir à une organisation ou être exploité par elle. L'impact des BCC sur sa vie est proportionnel à la violence ambiante de l'établissement. Paradoxalement, les BCC sont plus présentes, plus puissantes et plus violentes là où la "sécurité" est la plus élevée et le contrôle, le plus strict. A l'inverse, leur influence est moindre dans les établissements plus ouverts.

Selon les pays, les époques, les circonstances, des administrations ou des dirigeants d'établissements ont pu considérer que les BCC étaient des éléments de stabilité. Ils y voyaient une garantie de calme pour leur établissement. L'un des chefs des *Latin Kings*, incarcéré pour un triple meurtre, exerçait les fonctions de plombier et de peintre dans la prison de Stateville, ce qui lui permettait de circuler et de développer ses trafics. Quant à Robert *Big Lowe*, un meneur des *Gangster Disciples*, il ne circulait dans sa prison qu'avec ses gardes du corps. Il avait son propre cuisinier et disposait de deux cellules : il en "habitait" une, l'autre lui servant de réserve, notamment pour les aliments introduits de l'extérieur. *Big Lowe* était craint de l'administration: on lui attribuait l'initiative d'une émeute qui avait coûté la vie à trois gardiens⁴⁹.

Dans les établissements où les BCC s'imposent, elles finissent par régir tout le quotidien : ce que les prisonniers mangent, à quelle heure et à quelle place ils doivent s'asseoir dans le réfectoire ; qui aura les tâches les moins dures ou les plus pénibles, qui aura de l'argent et des vêtements de luxe, qui doit vivre ou qui doit mourir. Les gardiens peuvent être entraînés à participer à leurs activités - volontairement ou non - ou en être

⁴⁹ : A Pontiac, en 1978. Selon M. Heltsley, ancien membre de l'administration carcérale, cité par "ERRI special Report", 1997.

les victimes. Là où les BCC existent, les surveillants en deviennent des victimes potentielles : elles les menacent, les harcèlent, parfois en abusent sexuellement, voire les assassinent. Aux États-Unis, 70% des institutions forment leurs personnels aux dangers des BCC⁵⁰.

Mais le contrôle de la vie carcérale passe également par le racket et la "protection". Les cellules sont "taxées", selon divers critères, ethniques ou linguistiques, ou correspondant à des cas particuliers : les toxicomanes préfèrent être éloignés des postes de garde, d'autres souhaitent être près des postes de télévision. Pour les affidés du *Premier Commando de la Capitale*, au Brésil, cette taxation est remplacée par une redevance mensuelle : 50 *Reals* pour ceux qui sont en prison et 500 pour ceux qui sont à l'extérieur⁵¹. Ceux qui ne peuvent pas payer sont souvent chargés des missions à haut risque pour acquitter leur dette. Cet "impôt" permet au "Syndicat", qui disposerait en permanence d'au moins un million de dollars, d'organiser les évasions, de payer des avocats, mais aussi d'aider les détenus malades, les prisonniers évadés ou libérés et leurs familles.

Pour mieux contrôler la vie carcérale, les BCC pratiquent la division des tâches, en fonction des compétences des affidés et de leurs objectifs : responsables de la sécurité, du renseignement, de l'entraînement physique, d'autres ont pour mission de surveiller les téléphones (fixes) et d'en réserver l'usage aux membres de leur organisation.

2 - Trafics

En prison, tout est objet de trafics. Certains meneurs des BCC gèrent des marchés noirs fort lucratifs : stupéfiants, alcool, tabac, jeux de hasard, prostitution et créent même des restaurants.

Le trafic de tabac est le plus ancien. Ainsi, la triade *Tien Dao Man* a commencé ses activités en monopolisant le marché des cigarettes. Qui voulait fumer en prison devait passer par les affidés de la triade. Aux États Unis, de récentes interdictions de fumer dans les prisons redonnent au trafic de cigarettes une impulsion nouvelle : un bien interdit multiplie sa valeur marchande.

Aujourd'hui, la drogue représente le trafic carcéral majeur. Au-delà des profits gigantesques ainsi réalisés, la drogue est en elle-même un outil de domination. Un rapport⁵² souligne que les drogues sont largement disponibles au sein du centre de détention de Pollsmoor, au Cap : certaines sont introduites à l'intérieur par les membres du personnel, d'autres par les prisonniers eux-mêmes, en particulier lorsqu'ils sont escortés par la police jusqu'aux cellules des tribunaux. Le prix des drogues varie, mais

⁵⁰ : Cf Knox, G. W., "A National Assessment of Gangs and Security Threat Groups (STGs) in Adult Correctional Institutions: Results of the 1999 Adult Corrections Survey," *Journal of Gang Research*, Volume 7, Number 3, pp. 1-45, 2000.

⁵¹ : Respectivement 20 et 200 € (Taux de janvier 2010). La cotisation aurait été divisée par deux depuis 2006.

⁵² : Voir Rapport du Livre Blanc du Comité sur les Services pénitentiaires lors de leur visite au Centre de détention juvénile à Pollsmoor le 15 Octobre 2004, (<http://www.pmg.org.za/docs/2004viewminute.php>).

en général, le mandrax⁵³ et le crack coûtent deux fois plus cher que dans la rue. A cela, plusieurs raisons : d'abord, introduire de la drogue en prison comporte des risques et coûte cher. Ensuite, les fournisseurs ne peuvent vendre dans les prisons qu'avec la permission d'une BCC qui prélève au passage une commission. Enfin, les drogues sont rares en prison, et la demande excède toujours l'offre dans de larges proportions. Comment la drogue entre-t-elle en prison ? Grâce à la complicité de gardiens corrompus, bien sûr, mais les femmes et les amis des détenus sont souvent impliqués, ainsi que des "associés" des groupes criminels. Les femmes sont utilisées par les BCC, "mules" volontaires, menacées ou rémunérées, en raison de leur capacité à cacher la drogue sur elles, mais aussi parce que moins soupçonnées. Mais au Brésil, ce sont des pigeons voyageurs qui étaient dressés à transporter de la drogue par des affidés du PCC : l'augmentation des saisies dans les cellules avait attiré l'attention des personnels qui ne comprenaient pas comment se faisait ce trafic.

Objets convoités, les armes circulent aussi dans l'univers carcéral. Selon les pays et la sophistication des établissements, leur nature diffère : en Amérique du Sud, on trouve souvent des armes à feu, plutôt des armes blanches ailleurs.

3 - Corruption

La corruption commence souvent par des "relations trop proches" entre prisonniers et gardiens. Au Royaume-Uni, près d'un millier de fonctionnaires seraient concernés. Ils auraient accepté d'introduire des téléphones portables et de la drogue et de faciliter le transfert de détenus, selon un rapport de 2006. La hiérarchie a dû reconnaître l'existence « d'une petite, mais importante minorité d'agents sans scrupules »⁵⁴, mais a estimé que la baisse de la toxicomanie et du nombre d'évasions attestait de l'intégrité de la majorité des surveillants. Les trafics, aussi subtils, aussi bien organisés soient-ils, seraient quasi-impossibles sans la corruption. Les meneurs, en tout cas ceux qui ont en charge les "relations publiques" des BCC, rencontrent discrètement l'encadrement des établissements, passent des accords tendant à favoriser leurs affidés au détriment des autres détenus.

Sans la participation des gardiens, la disponibilité de nourriture, de drogues et d'argent au sein de la prison serait sévèrement restreinte. Aux États-Unis, lors du procès de "King" Hoover, un gardien avouait qu'il gagnait de 500 à 1 000 \$ par jour en introduisant de la drogue en prison. Il ajoutait "chaque *Gang* a des gardiens attirés ; ils sont en général choisis parmi ceux qui travaillent dans la zone des visites, là où la drogue s'échange." Ce témoin ajoute : "si on parle, on met réellement sa vie en danger"⁵⁵. La corruption pratiquée par "King" Hoover semble avoir atteint des proportions encore plus importantes. Selon un informateur, "lorsque Mike L. était directeur de l'administration carcérale de l'Illinois, il se rendait souvent à la prison de Vienna et marchait un moment dans la cour avec Hoover ; Mike L. avait fait déplacer Hoover dans cet établissement. Les rumeurs disaient qu'il y avait quelqu'un à l'extérieur

⁵³ : Drogue chimique apparue au début des années 1980 et devenue très populaire en Afrique du Sud, dont le principe actif est la méthaqualone, aux effets "relaxants, euphorisants et aphrodisiaques...".

⁵⁴ : Wheatley, Phil, directeur général du Prison Service, Belga, mis en ligne le 31.07.2006.

⁵⁵ : "The Christian Science Monitor", 15 juillet 1997.

qui, chaque fois, faisait remettre à Mike L. une enveloppe contenant de l'argent." ⁵⁶

La police a récemment mené une opération visant à démanteler un trafic organisé dans les prisons du Maryland. 24 personnes ont été inculpées, des membres de la *Black Guerrilla Family* mais également du personnel pénitentiaire. Le réseau introduisait des stupéfiants, des armes, des téléphones, du tabac et... du champagne dans plusieurs prisons. Suite à des saisies, un ancien surveillant, un agent toujours en poste et un employé des cuisines au *Metropolitan Transition Center* de Baltimore ont été arrêtés, ainsi qu'un surveillant de la *Maryland Correctional Institution* de Jessup ⁵⁷.

B - Dans le monde extérieur

1 - La "gestion" des affaires criminelles depuis l'intérieur des prisons

Elle passe d'abord par une maîtrise de la communication. Mais les autorités sont toujours plus vigilantes et des techniques de brouillage se développent rapidement. Les activités extérieures des BCC se poursuivent aussi depuis les quartiers des prisons où l'isolement est le plus strict. Ceux qui s'y trouvent ne courent plus de risque : "ils n'ont plus à se préoccuper d'être poignardé par un codétenu, mais arrivent toujours à envoyer un ordre vers l'extérieur et, ils savent que si l'un des subordonnés en liberté n'obéit pas, un autre se chargera de l'éliminer" ⁵⁸. Dans le jargon des *Prison Gangs* hispaniques des États-Unis, on appelle *kites* ou *wilas*, les messages manuscrits, finement écrits sur des très petits morceaux de papier.

2 - Le contrôle des BCC sur les groupes criminels extérieurs

Les membres des BCC sont liés par un serment à vie. Quand ils sont relâchés - ou qu'ils s'évadent - on attend d'eux qu'ils restent loyaux au groupe, surtout aux affidés restés en prison. Ceux qui "trahiraient" après leur libération - ou leur évasion - savent qu'ils seront rattrapés par la "loi de l'intérieur" le jour fatidique où ils reviendront dans le système carcéral - peut-être même avant.

Ainsi, la *Mexican Mafia* impose, depuis 1993, une "taxe" sur les ventes de stupéfiants à tous les gangs hispaniques du Sud de la Californie, destinée, en principe, à aider les affidés en prison. Pour conserver sa domination de la rue, *la Eme* fait circuler une liste, appelée *Green Light*, d'individus récalcitrants. Être sur cette liste pour non-paiement de la taxe équivaut à une condamnation à mort : *la Eme* donne à tous les affidés des *Gangs* hispaniques un "feu vert" pour exécuter la sentence.

A leur libération, les cadres prennent des gangs en main en utilisant les moyens et les relations de la BCC. Le phénomène inverse se produit aussi, lorsque les membres d'un gang reforment naturellement leur bande dans l'enceinte pénitentiaire. Quand les autorités américaines ont voulu lutter contre cette menace, elles ont envoyé les meneurs dans des prisons différentes... avec pour résultat l'extension de leur domination dans la plupart des établissements du pays.

⁵⁶ : Knox, *Gangster Disciples*, *Op. cit.*

⁵⁷ : *US Department of Justice*, 16 avril 2009.

⁵⁸ : Joseph McGrath, Directeur de la prison de Pelican Bay, cité par le *Santa Rosa Press Democrat*, 21 avril 2001.

4. UNE MENACE POUR LA VIE EN SOCIÉTÉ...

Les exemples qui précèdent et l'analyse qu'on a pu faire révèlent la gravité de cette menace : trafics, corruption, violence extrême, évasions, osmose entre sociétés criminelles dans et hors des prisons, parfois même substitution aux autorités légitimes. Elle révèle les failles peu connues - et peu avouables - du système carcéral. Quand une BCC contrôle la prison ; quand elle y gère son "business" quand l'établissement pénitentiaire devient l'"université criminelle" de tout *Gangster* soucieux d'éducation, de promotion et de prestige, quel rôle cette prison-là joue-t-elle dans la société ?

Or, on constate aujourd'hui, dans la plupart des pays du monde que, si la liberté d'aller et venir des prisonniers est effectivement limitée à l'établissement où ils se trouvent, leur capacité de nuisance n'y est guère réduite. L'observation attentive des BCC dans nombre de systèmes pénitentiaires du monde révèle qu'elles réussissent toutes à contourner l'emprisonnement et à vaincre l'isolement. Elles dégagent toutes des profits leur permettant de corrompre qui bon leur semble, n'hésitent pas à intimider détenus et personnels pénitentiaires et éliminer ceux qui s'opposent à elles.

Enfin, ces bandes criminelles assassinent impunément, puisque la logique répressive dominante des États de Droit, fondée sur une philosophie pénale autiste, les renvoie inlassablement dans l'univers même qu'elles phagocytent et qui les régénère. Ce phénomène criminel émergent menace ainsi les fondements mêmes de la vie en société. Mais est-il le seul coupable de cet état de fait ?

BIBLIOGRAPHIE

- Arendse, B., "Working with gangs", Kinderversorger, Volume 9, 1991.
- Baird, L.H., "Prison gangs: Texas", Corrections Today, juillet 1986.
- Bartollas, Clemens, "The Prison: Disorder Personified", Chap. 1 (p. 11-22) in Are Prisons any better: Twenty Years of Correctional Reform, Murphy, John W., and Dison, Jack E., Sage Criminal Justice System Annuals, Newbury Park, California, 1990.
- Behan, Tom, "See Naples and die", The Camorra and organized crime, I.B. Tauris Ed., Londres, New York, 2002.
- Buentello, Salvador, Fong, Robert S., Vogel, Ronald E., "Prison gang Development: A Theoretical Model", The Prison Journal, automne / hiver 1991.
- Carlie, Mike, "Into the Abyss", 2002, sur Internet.
- Commission of inquiry into alleged incidents of corruption, maladministration, violence or intimidation into the department of correctional services appointed by order of the President of the Republic of South Africa in terms of proclamation no. 135 of 2001, as amended, Ministère des services pénitentiaires d'Afrique du Sud, nov. 2006.
- Conrad, J.P. "Who's in Charge? The Control of Gang Violence in California Prisons", in Robert Montilla and Nora Marlow Ed., p. 135-147, Correctional Facility Planning, Lexington, Massachusetts, 1979.
- Cox, V., "Prison gangs - Inmates Battle for Control", Corrections Compendium, avril 1986.
- Earley, Pete, "The Hot House: Life Inside Leavenworth Prison", Bantam, New York, 1992.
- Enriquez, Rene "Boxer", *The Black Hand*, Harper & Collins, septembre 2008.
- Farrington, Karen, *Maximum Security*, Chartwell Books inc., Edison, New

Jersey, 2008.

- Finckenaue, James O. et Waring, Elin J., "*Russian Mafia in America*", Boston, Northeastern University Press, 1998.
- Fong, Robert S. 1990, "*The Organizational Structure of Prison gangs: A Texas Case Study*", Federal Probation, mars 1990.
- Freedom of Information and Privacy act, Subject: *Aryan Brotherhood*, File Number: 183-7396, Part 1 of 1, Federal Bureau of Investigation.
- Gang Beat, "*Prison gangs*", Volume 12, n°4, été 2001.
- *Gangland Behind Bars: How and Why Organized Criminal Street gangs Thrive in New Jersey's Prisons and What Can be Done About it*, State of New Jersey Commission of Investigation, May 2009.
- *Gangs Infiltrating Law Enforcement and Correctional Agencies*, Intelligence Report, National Gang Intelligence Center, 15 janvier 2010
- Gastrow, P., "*Organised crime in South Africa: an assessment of its nature and origins*", Braamfontein, Institute for Security Studies, 1998.
- Gear, S. & Ngubeni, K., "*Daai Ding: Sex, sexual violence and coercion in men's prisons*", Research report written for the Centre for the Study of Violence and Reconciliation, September 2002.
- Gilinski, Iakov & Kostioukovski, Iakov, "*Le crime organisé en Russie, nouvelles approches*", Cultures et conflits, n°42, automne 2001.
- Harland, Alan T., "*Prison gangs: Introductory Overview*", The Prison Journal, automne / hiver 1991.
- Haysom, Nicholas, "*Towards an understanding of Prison gangs*", Institut de Criminologie, Université de Cape Town, Afrique du Sud, 1981.
- Huma, H., "*Prison: it is becoming a gangster's paradise*", Nexus, 1999.
- Hunt, G., Riegel, S., Morales, T., Waldorf D.,
- "*Keep the Peace Out of Prisons: Prison gangs, an Alternative Perspective*". San Francisco, California: Institute for Scientific Analysis, Home Boy Study, 1992.
- "*Changes in Prison Culture: Prison gangs and the Case of the Pepsi Generation*". San Francisco, California: Institute for Scientific Analysis, Home Boy Study, 1993.
- Knox, George W.,
- "*Gangs and Social Justice Issues*", in Sloan T. Letman (Ed.), *Prison Conditions and Prison Overcrowding*, Kendall/Hunt Publishing Co., Dubuque, Indiana 1991.
- "*Gang Organization in a Large Urban Jail*", *AmericanJails*, janvier / février 1993, p. 45-48.
- "*An Introduction to Gangs*", Wyndham Hall Press, 1995.
- "*A National Assessment of Gangs and Security Threat Groups (STGs) in Adult Correctional Institutions: Results of the 1999 Adult Corrections Survey*", *Journal of Gang Research*, Volume 7, n° 3, 2000, p. 1-4.
- "*Gang profile : The Latin Kings*", NGCRC, (sur Internet), 2000.
- "*The Gangster Disciples : a gang profile*", (sur Internet), NGCRC, 2000.
- Knox, George W. and Tromanhauser, Edward D., "*Gangs and Their Control in Adult Correctional Institutions*", *The Prison Journal*, 1991.
- "*Gang Members as a Distinct Health Risk Group in Juvenile Correctional Facilities*", *The Prison Journal*, 1991.
- "*Gang Training in Adult Correctional Institutions: A Function of Intensity, Duration and Impact of the Gang Problem*", *Journal of Correctional Training*, 1993.

- Krajick, K., "*The Menace of Supergangs*", Corrections Magazine, juin 1990.
- Lane, Michael, "*Inmate Gangs*", Corrections Today, juillet 1989, p. 126-128.
- Lotter, J.M., "*Prison gangs in South Africa: A Description*", The South African Journal of Sociology, mai 1988.
- MacLennan, Ben, "*Slow puncture; death sentence for prisoners*", 20 novembre 2002 (http://www.iol.co.za/index.php?set_id=1&click_id=13&art_id=qw103779360175R13)
- "*Manuel des visiteurs de prisons indépendants*" (Section 85 -1 du Correctional Services Act n°111 de 1998), Bureau du Juge-Inspecteur, Inspection judiciaire des prisons d'Afrique du Sud.
- *National Gang Threat Assessment*, National Drug Intelligence Center, U.S. Department of Justice, janvier 2009.
- Nicaso, Antonio, Corriere Canadese, Special Series, part 12, 24 juin 2001.
- Oleinik, Anton, "*Un double monstrueux : la culture criminelle en Russie postsoviétique*", Cultures et Conflits, n°42, automne 2001.
- Painter-Morland, M., *Final Consolidated Report - Focused Assessment of Anti-Corruption capacity within the Department of Correctional Services*, United Nations, Office on Drugs and Crime, Pretoria 2004.
- Pelz, Mary E. (Beth); Marquart, James W.; and Pelz, Terry C., "*Right Wing Extremism in the Texas Prisons: The Rise and Fall of the Aryan Brotherhood of Texas*", The Prison Journal, automne / hiver 1991.
- Ralph, Paige H., Marquart, James W., Crouch, Ben M., "*Prisoner Gangs in Texas*", Annual Meeting of the American Society of Criminology, Baltimore, MD, 1990.
- Ralph, Paige H., Marquart, James W., "*Gang Violence In Texas Prisons*", The Prison Journal, automne / hiver 1991.
- Serio, J., Razinkin, A., "*Thieves Professing the Code: The Traditional Role of vory v zakone in Russia's Criminal World*". Low Intensity Conflicts and Law Enforcement, 1995, n°4, p. 72-88.
- Shakur, Sanyika (Kody Scott, alias), "*Monster*", The Atlantic Monthly press, New York, 1993.
- Sheldon, Randall G., "*A Comparison of Gang Members and Non-Gang Members in a Prison Setting*", The Prison Journal, automne / hiver 1991.
- Smedley, Henry, "*My life in prison gangs*", The Bible Advocate Press, 2000.
- Sykes, G., "*This society of captives, a study of a Maximum Security Prison*", Princeton University Press, 1958.
- Varese, F., "*The Society of the vory v'zakone, 1930s-1950s*", Cahiers du Monde Russe, octobre / décembre 1998, p. 515-538.
- Van Onselen, C., "*Crime and total institutions in the making of modern South Africa: the life of "Nongozola" Mathebula*", Workshop paper, Institut de Criminologie de l'Université de Cape Town, Afrique du Sud, 1985.
- Van Onselen, C., "*The small matter of a horse, the life of "Nongoloza" Mathébula, 1867-1948*", Ravan, 1984.
- Weekly Alibi, News & Opinions: "*Making Prisons safe*", 14 juin 1999.

Jean-François Gayraud

Auteur de « *Le monde des mafias - géopolitique du crime organisé* » Odile Jacob - 2005

La Mexican Mafia : un « gang de prison », puissance criminelle globale ?

Les gangs criminels : une dangereuse espèce criminelle

Le phénomène des gangs criminels connaît deux déclinaisons indissociables : l'une relativement bien connue, les « gangs de rue » (*street gangs*), l'autre encore très sous-estimée, les « gangs de prison » (*prison gang*). Le concept de « gang de prison » peut heurter le sens commun. La prison est en principe le lieu où le crime est rendu inactif : comme neutralisé. Un criminel emprisonné est censé renoncer au crime, sinon par vertu acquise, du moins du fait de la contrainte exercée par l'enfermement. Or, loin d'empêcher toute poursuite de l'activité criminelle, la prison peut, sinon la faciliter, du moins ne pas la perturber.

Certaines organisations criminelles savent même transformer cet espace "fermé" en véritable « territoire criminel » : d'une part en menant ou en poursuivant depuis ce lieu "clos" leurs opérations criminelles vers l'extérieur, d'autre part en parvenant à contrôler le système pénitentiaire lui-même. La prison devient alors « leur chose ». L'Etat est mis en échec sur le territoire en principe le plus symbolique de son autorité ultime. Ces organisations criminelles savent donc imposer leur souveraineté jusque « dans les murs », transformant l'administration pénitentiaire en spectateur de leur pouvoir carcéral. Le territoire carcéral fait alors l'objet d'une cohabitation subtile entre deux puissances rivales.

Il convient d'observer avec attention cette "espèce criminelle" si particulière des gangs criminels (*street et prison gangs*) car elle est en pleine expansion depuis la seconde moitié du 20ème siècle [1]. Les méga-gangs de rue et carcéraux représentent un phénomène criminel globalisé dont aucun continent n'est épargné, touche aussi bien l'Occident que des pays en voie de développement [2]. Sur une planète de plus en plus urbanisée et en butte à de vastes flux migratoires se forment des gangs de jeunes armés, responsables de violences criminelles considérables et déstabilisantes pour des régions entières [3]. La prolifération des gangs de rue et de prison constitue à n'en pas douter un des phénomènes criminels majeurs du monde moderne. Leur émergence sur tous les continents et leur institutionnalisation font qu'il n'est plus possible de les analyser en termes uniquement de pathologie : leur normalité [4] est désormais le symptôme de transformations profondes des villes contemporaines.

Selon le *National Gang Threat Assessment* de 2009 [5], les gangs regroupent aux Etats-Unis environ 1 million de membres (chiffres de 2008) - 800 000 en 2005 - dont 147 000 sont en prison. L'épicentre des *street et prison gangs* se situe en Californie. Depuis la seconde moitié du 20e siècle, la ville de Los Angeles s'est transformée malgré elle en un véritable "laboratoire criminel" des gangs urbains. Certains d'entre eux sont nés en prison, à l'image de la Mexican Mafia.

La question des gangs de prison est cruciale aux Etats-Unis puisque ce pays, avec approximativement 2,3 millions d'individus incarcérés (pour 306 millions d'habitants), détient un record mondial. En pourcentage de la population, le taux d'incarcération américain est en effet le plus élevé du monde [6]. Il est ainsi 8 fois plus élevé que celui de la France [7]. Or

cette frénésie carcérale aux Etats-Unis est largement liée à la question des drogues et des gangs.

Cependant, il convient de se méfier d'un certain angélisme tendant à représenter ces bandes (de prison ou de rue) criminelles sous l'angle étroit et myope du seul « dysfonctionnement social », de la « socialisation juvénile » ou de la « misère urbaine ». En réalité, l'univers des gangs, et tout spécialement celui de la *Mexican Mafia* [8], a souvent plus à voir avec le "crime organisé" (*organized crime*) qu'avec la bande de quartier éphémère, instable et remuante. Le temps du sympathique rite de passage juvénile et temporaire a vécu. Les gangs urbains ont muté dans le monde du business criminel.

Les *street* et *prison gangs* ont un impact majeur dans l'évolution du crime aux Etats-Unis. Ils sont non seulement les principaux revendeurs de drogues dans les rues et en prison - pour le compte des cartels colombiens et mexicains, entre autre - mais surtout, selon le FBI, ils sont responsables de 80 % de tous les crimes violents commis aux Etats-Unis (chiffres 2009). A Los Angeles, 500 des 1 000 homicides commis chaque année ont un lien avec les gangs (*gang related*). Et, dans le seul comté de Los Angeles, environ 300 homicides sont imputables chaque année à la *Mexican Mafia* et aux autres gangs de prison.

Ainsi, le *gangbanging* [9] n'est pas (seulement) un folklore mais un fait criminel majeur expliquant une grande partie des dégâts sociaux engendrés par le crime aux Etats-Unis, et au delà désormais : en Amérique Centrale et du Sud.

La *Mexican Mafia* représente aujourd'hui une puissance criminelle fortement territorialisée dont les activités terrorisent les populations et soulèvent désormais des problèmes relevant autant de la politique anti criminelle traditionnelle (perspective classique) que de la sécurité nationale (perspective nouvelle).

L'épicentre carcéral : la prison comme incubateur criminel

Beaucoup d'organisations criminelles ont une origine ténébreuse et incertaine. Cette incertitude, loin d'être un handicap, concourt plutôt à les entourer d'un halo de mystères et favorise l'éclosion d'une mythologie séductrice. Tel n'est pas le cas pour la *Mexican Mafia*. Il est en effet possible de situer sa naissance avec une grande précision, dans le temps et dans l'espace.

En 1957, un certain Luis "Huero Buff" Flores [10], membre d'un *street gang* du quartier d'Hawaian Gardens à Los Angeles, a l'idée de créer un méga gang à partir de gangsters déjà incarcérés. Il n'a que 16 ans. Il se trouve alors au Deuel Vocational Institution (DVI) de Tracy (Californie) en compagnie de comparses issus comme lui des quartiers Est de Los Angeles. Le DVI est l'une des prisons, à la sécurité minimale, en charge de la réception et de l'évaluation (état de santé, addiction, violence) des nouveaux arrivants dans le système carcéral californien (California Department of Corrections, CDC). Cet établissement pénitentiaire créé en 1953 s'inscrit dans le cadre d'une politique généreuse et libérale de tentative de réinsertion des criminels.

A partir de 1955, le DVI est aussi le lieu où les pires délinquants juvéniles de Californie sont regroupés. On y concentre ceux des mineurs que le système ne sait plus prendre en charge du fait de leur dangerosité. Il s'agit du dernier arrêt avant l'étape de l'incarcération avec les adultes. La stratégie poursuivie est généreuse : concentrer les pires criminels adolescents pour leur faire bénéficier de programmes de réinsertion. Au DVI, ces mineurs sont

volontairement traités comme des adultes, le pari étant qu'une fois immergés parmi des criminels plus durs et plus âgés, ils seront matés. Au lieu de faire rentrer dans le rang Luis "Huero Buff" Flores et ses affidés - une douzaine au plus -, ce procédé a plutôt l'effet inverse. La brutalité de l'environnement les endure. La dureté de la vie au DVI ne fait aucun doute au regard de son surnom : « L'école des gladiateurs » (gladiator school). Dans un processus tout darwinien de "sélection naturelle", ces jeunes prisonniers sont devenus non des victimes (espérées) mais des oppresseurs encore plus impitoyables.

Pour Luis "Huero Buff" Flores, l'idée centrale présidant à la formation de la *Mexican Mafia* est simple : des hispaniques ennemis dans la rue doivent pouvoir abandonner leur animosité mutuelle quand ils sont incarcérés. Depuis toujours, les gangs hispaniques de Californie se livrent à de sanglantes guerres de quartiers. Pourquoi ne pas y mettre un terme, du moins provisoirement en prison ? Une sorte de « paix des braves » appliquée au monde carcéral ne serait-elle pas possible ? Rapidement et de manière significative, les gardiens du DVI surnomment le petit groupe formé autour de Luis "Huero Buff" Flores la *Little Mafia*.

Cependant, deux thèses s'affrontent à ce stade pour expliquer cette décision stratégique de former un *prison gang*. Selon une première école, Luis "Huero Buff" Flores et ses amis souhaitent simplement se défendre face aux agressions des autres prisonniers, en particulier adultes. En effet, la fréquentation des douches en compagnie de pédophiles plus âgés n'est pas forcément une situation enthousiasmante. La *Mexican Mafia* serait née d'un réflexe de protection et de survie et ne serait devenue un groupe dominant qu'avec le temps, par la force des choses.

La vie en prison reproduit et amplifie en effet le communautarisme de la société américaine et surtout le racisme ontologique des gangs ethniques. Les gangsters blancs haïssent les gangsters noirs, les gangsters hispaniques haïssent les gangsters noirs, etc. Se regrouper « entre soi » est de ce fait une absolue nécessité si l'on veut éviter le racket, les coups, le viol ou l'assassinat sans autre motif que la prédation brute et le racisme ordinaire. La prison est un univers hobbesien, à ce titre plus proche de l'état de nature que de la civilisation.

Selon une seconde école, Luis "Huero Buff" Flores et ses amis sont en réalité depuis le départ des (mâles) dominants [11] n'ayant aucunement besoin de protection puisqu'ils font déjà parti des pires criminels par leur agressivité. Ce sont des prédateurs qui prennent la décision de se regrouper pour exercer leur domination. La *Mexican Mafia* n'est alors que la manifestation et la formalisation de leur volonté de puissance en milieu carcéral. Ce sont des sortes de stratèges ou des « entrepreneurs carcéraux ». La vérité se situe probablement dans un complexe mélange entre ces deux thèses.

Au DVI, les affidés de Luis "Huero Buff" Flores inspirent rapidement la peur. Début 1961, deux d'entre eux tuent un garde du DVI, sans raison, autre que celle d'établir la réputation de cruauté du gang. Comment les tueurs le choisissent-ils ? Ils « sélectionnent » simplement un garde ayant une réputation de gentillesse. Les deux meurtriers ne tentent même pas de cacher leur implication. Ils sont déjà condamnés à la prison à vie : une condamnation de plus ou de moins ne changera donc pas leur destin.

L'administration pénitentiaire de Californie commet alors une nouvelle erreur de diagnostic. En 1961, alarmé et dépassé par la violence de ces jeunes criminels, le CDC décide de les immerger dans un univers de « jungle carcérale » en les envoyant dans la prison de San Quentin (Californie), une des plus féroces des Etats-Unis [12]. Entre octobre et novembre, environ 60 d'entre eux arrivent donc à San Quentin. Ils se sont révélés indomptables et in-

supportables : décision est donc prise de les traiter comme des criminels endurcis. A nouveau, au lieu de briser la force de la jeune Mexican Mafia, cette immersion en eaux profondes les renforce encore. A peine arrivés à San Quentin, dès le mois de décembre, la *Mexican Mafia* tue quatre codétenus pris au hasard. Par cet acte fondateur et symbolique, il s'agit d'annoncer clairement aux autres codétenus l'arrivée de la *Mexican Mafia* et son positionnement en haut de la hiérarchie carcérale. Les codétenus comprennent immédiatement le message mais pas l'administration qui n'attribuera ces meurtres à la *Mexican Mafia* qu'en 1982 après les déclarations d'un « repentant ».

Cependant, le CDC commet à nouveau une autre erreur lourde de conséquences. Deux membres de la Mexican Mafia, Alfredo « Cuate » Jimenez et Mike « Acha » Ison, qui ont aussi assassiné des codétenus, sont alors rapidement transférés dans une autre prison de sinistre réputation de Californie : Folsom. Que font-ils dans ce nouveau territoire offert à leur appétits criminels ? Ils recrutent de nouveaux affidés et installent ainsi leur domination dans cette prison d'Etat.

Ainsi, à partir de la fin des années 1960 (1967 ?), le CDC essaime donc imprudemment les membres de la *Mexican Mafia* dans la plupart de ses prisons. Cet effet de dispersion est une aubaine pour un gang carcéral qui ne demande qu'à défricher des territoires carcéraux encore vierge de leur emprise et à rentrer en contact avec toujours plus de détenus pour les soumettre. Désormais, chaque prison de Californie a son petit groupe de gangsters de la Mexican Mafia. Mais personne, à l'exception des membres de la Mexican Mafia, ne se rend compte des effets destructeurs à moyen terme de cette « pollinisation criminelle ». Il s'agit d'ailleurs d'une politique plus large, dépassant la seule *Mexican Mafia* et touchant tous les criminels les plus endurcis : au lieu de les regrouper, ils sont largement répartis.

En 1980, le CDC met fin à cette dangereuse politique. L'administration pénitentiaire californienne prend alors la décision de concentrer les « pires des pires », dont les membres de la Mexican Mafia, dans quelques établissements : San Quentin, Folsom puis Pelican Bay. Mais, de manière incompréhensible, durant la décennie suivante (1990), les autorités fédérales qui viennent de pourtant de porter de rudes coups à l'organisation en usant de la loi RICO (voir infra), décident à nouveau de répartir les membres de la *Mexican Mafia* interpellés dans tout le système carcéral californien, au lieu de les regrouper.

Les prisons américaines furent toujours des univers durs et violents. Mais, manifestement, avec l'arrivée de la Mexican Mafia, une étape nouvelle est franchie dans l'âpreté et la dangerosité des relations carcérales. Un seuil a été franchi.

En résumé, le système pénitentiaire californien commet deux erreurs qui expliquent pour partie le développement de la Mexican Mafia. Il les endurecit en les traitant en adultes (effet darwinien) et il augmente leur territoire d'évolution en les dispersant au lieu de les regrouper (effet d'aubaine/dispersion). *Ceteris paribus*, en utilisant une image cynégétique, on peut dire que, par méconnaissance, le chasseur (le CDC) a aguerri et réparti un gibier (la Mexican Mafia) qui ne demandait qu'à s'affirmer. Il la rendu plus vigoureux et lui a ouvert de nouveaux espaces de prédation.

***Une société secrète carcérale : règles, valeurs, organisation* [13]**

Le dessein premier des fondateurs de la *Mexican Mafia* n'est pas de créer le plus grand - par le nombre - gang de prison, même si tel sera plus tard le résultat final. L'objectif est plutôt de privilégier la « qualité » en initiant secrètement un nombre limité mais sûr de membres.

Luis "Huero Buff" Flores veut recruter une élite parmi les gangsters hispaniques. Il choisit les pires parmi les pires : les criminels les plus violents, les plus insensibles. Le mépris absolu des lois et de la vie humaine est ici le critère de l'excellence mafieuse. Seule la cruauté peut conférer la dignité mafieuse. On parvient à ce statut criminel envié par la multiplication des actes de « bravoure » : savoir tuer sans sourciller.

La réputation de férocité extrême de l'organisation devant ensuite suffire à imposer l'obéissance aux autres détenus. La recrue « classique » de la *Mexican Mafia* a souvent déjà plusieurs homicides à son actif. Les membres de la *Mexican Mafia* se perçoivent tels des aristocrates du crime, avec une mentalité arrogante, à l'image des mafieux Italo-américains. Le système est méritocratique : le mérite est proportionnel au volume de sang versé et à l'absence de scrupules.

Le projet est ambitieux : créer le « gang des gangs », le « super gang », celui qui dominera tous les autres. Des super prédateurs veulent s'installer en haut de la chaîne alimentaire/criminelle. Ils se définissent comme des « guerriers » (*warriors*), avec en plus une référence explicite à la culture aztèque qui laisse peu de place à la compassion pour les « ennemis » potentiels.

Le modèle criminel choisi est celui d'une société secrète de type Cosa Nostra (la Mafia). La *Mexican Mafia* refuse donc le modèle criminel classique du *street/prison gang* visible et bruyant. Le nom choisi de *Mexican Mafia* l'atteste amplement. La référence est recherchée chez les Italo-américains, non parmi les autres gangs ethniques noires ou hispaniques, ce qui permet à la jeune entité d'afficher des ambitions criminelles de haut niveau. Luis "Huero Buff" Flores est littéralement fasciné par le pouvoir et la mystique des Italo-américains de la Mafia. Pour autant, malgré un label identique, *Mexican Mafia* et Cosa Nostra n'ont rien en commun : ni dans la nature, ni dans la taille ni dans les activités ni dans la culture. L'organisation elle-même est clairement différente.

Comme beaucoup de gangs urbains, la *Mexican Mafia* fonctionne de manière horizontale et non verticale telle une pyramide féodale. La *Mexican Mafia* a même l'apparence d'un système chaotique - galactique et nébuleux - car elle ne dispose pas toujours d'une ligne claire de commandement. Seule l'admiration explique une référence criminelle (Mafia) aussi prestigieuse [14].

La date de la fondation de la *Mexican Mafia* n'est probablement pas le fruit du hasard. En effet, en 1957, la Mafia Italo-américaine subit une publicité nationale dont elle se serait bien passée et que Luis "Huero Buff" Flores et ses amis n'ont pu ignorer [15]. Le nom de *Mexican Mafia* - ou *Mafia Mexicana* en espagnol - est choisi par les membres fondateurs de manière consensuelle. Cependant, ce choix très « italien » fait débat. Afin de respecter l'héritage hispanique, il est décidé, à l'instigation d'un de ses membre historiques - Rudy « Cheyenne » Cadena- que le gang pourra aussi s'appeler la *Eme* : soit la prononciation en espagnol de la lettre « M ». La *Mexican Mafia* se voit aussi affubler d'autres noms : la Main noire (Mano Negra, Black hand), probablement à nouveau par référence, d'ailleurs erronée, à la Mafia [16] ; ou encore : The Clique, Los Carnales, Big Homies.

La Mafia Mexicaine veut donc installer sa domination sur l'ensemble des hispaniques incarcérés et, au delà, sur tout le système carcéral. D'une certaine manière, l'objectif ultime est la destruction du système pénitentiaire lui-même. Un seul procédé pour s'affirmer : une violence brutale, rapide, inattendue. Cependant, son objectif premier n'est pas de prolonger d'épuisantes guerres raciales et des émeutes. Le gang a l'ambition de diriger ou de racketter

toutes les activités criminelles au sein de la prison. L'ordre carcéral sera le sien, à l'exclusion de tout autre. Concrètement, la *Eme* taxe les détenus hispaniques et autres, organise le trafic de stupéfiants, la prostitution, gère les paquets envoyés par les familles aux prisonniers, etc.

Il n'est probablement pas exagéré de penser que, de facto, la *Eme* codirige le système carcéral californien, l'administration se contentant malgré elle d'assurer l'hôtellerie. La bureaucratie pénitentiaire n'intervient qu'en dernier recours, tel un arbitre, en cas de débordements. Les membres de la *Mexican Mafia* recherchent moins l'enrichissement personnel qu'un certain « confort carcéral ». Leur but est de transformer un habitat naturel (la prison) en lieu de vie aussi agréable que possible en le dominant.

Le gang initie en secret des membres emprisonnés [17], seulement des hommes, de « race » hispanique, qui prennent le titre de Carnales (Cousins germains) ou de brothers (Frères) [18]. Un membre de la *Eme* se dit aussi un *Emero*. La prison fonctionne comme un point de passage obligé. Nul ne peut candidater. La *Eme* seule choisit ses futurs initiés. Le processus d'initiation prend le nom d'« *open the book* » (ouvrir le livre) [19].

En théorie, il s'agit d'une organisation d'égaux, en partie autogérée. De ce fait, entre eux, les Carnales ne sont pas censés se donner des ordres ; tout doit se faire par consensus. La *Eme* s'offre l'apparence d'une société démocratique. Contrairement à une idée répandue, il n'y a pas formellement de chef, de « parrain » ou de leader suprême. Cependant, en pratique, des Carnales plus charismatiques que d'autres s'imposent forcément peu à peu. Il n'y a qu'un seul rang (carnal, brother) sans véritable hiérarchie formelle. Les pères fondateurs souhaitent éviter autant que faire se peut les rivalités et conflits internes pouvant affaiblir de l'intérieur le gang. La réalité sera évidemment très différente. Comme toute institution humaine, elle est soumise aux aléas des passions et des ambitions personnelles.

A l'extérieur de la *Eme*, les Carnales travaillent avec des gangsters qui leur sont proches : ce sont les « associés », encore appelés *camaradas* (camarades) [20]. Faute de pouvoir être présents dans toutes les enceintes pénitentiaires, les Carnales s'appuient donc sur des « associés » et plus précisément dans chaque bâtiment sur un groupe de 4 à 5 camaradas formant une mesa (table, bureau). Les Meseros de cette mesa se voient déléguer par la *Eme* la supervision des prisonniers.

La *Mexican Mafia* est un gang très normé. Certaines des règles de la *Eme* apparaissent dès le départ, d'autres s'affirment avec les années ; certaines ne sont d'ailleurs pas spécifiques à la *Eme* puisqu'on les retrouve dans d'autres prison/*street gangs*. Le nouvel initié se les voit préciser lors de son entrée dans le gang (voir plus bas). Ainsi, quelques règles jouent un rôle central dans le fonctionnement et les moeurs de la *Mexican Mafia* :

1° Le serment de secret. Chaque nouvel initié jure de garder le secret sur l'existence et les activités du gang. Il ne peut parler du gang qu'à un autre membre initié. La violation de cette règle est sanctionnée par la mort. L'initiation peut se faire dès l'adolescence. Ceux des initiés parvenant jusqu'à l'âge adulte sont considérés comme des « vétérans » (*veteranos*) passés les 25 ou 30 ans. Malgré tout, ce secret est relatif. Si nul n'est censé le révéler explicitement, l'appartenance à la *Mexican Mafia* ne peut être totalement ignorée tant elle confère un statut valorisant en prison et dans les barrios.

2° L'allégeance par le sang. A partir des années 1960 [21], la *Eme* initie ses nouveaux membres par un véritable « serment du sang » (*blood oath*), à la manière de Cosa Nostra. Par ailleurs, on rentre dans le gang après une épreuve, en quelque sorte initiatique, consis-

tant à verser le sang d'autrui. En tuant, le futur initié prouve à la fois sa bravoure et son engagement au service du gang. Il rejoint le gang pour la vie : il ne peut le quitter. La seule sortie possible est la mort, violente ou naturelle. Cette règle est synthétisée dans l'expression typique des *street gangs* : « Blood in, blood out » [22]. L'entrée dans la *Mexican Mafia* est un choix de vie définitif. L'appartenance ne peut être temporaire, le temps que « jeunesse se passe ». Elle est à vie car il s'agit d'une véritable carrière criminelle.

Le nouveau membre a besoin d'un parrainage. Le parrain devient ensuite responsable du comportement de son protégé. En cas de faute commise par le nouvel initié, la *Eme* peut exiger du parrain qu'il prenne des sanctions, y compris la mort ; s'il s'y refuse, il met alors sa propre vie en danger. Il faut en principe le vote favorable de trois membres pour initier un nouveau gangster. Cependant, dans certaines prisons où la *Eme* est peu représentée, un seul Emero peut procéder à l'initiation. L'opposition d'un seul Emero à l'entrée d'un candidat suffit en principe pour empêcher son admission.

3° La fraternité (brotherhood). Tous les membres doivent s'entraider, se soutenir et se respecter. Ils ne doivent ni s'insulter ni se battre. Ils se doivent le respect mutuel et à ce titre oublier toutes les querelles antérieures à leur initiation dans la *Eme*. En cas d'agression par un tiers extérieur, tous les autres membres de la société secrète doivent le défendre. De même, les membres de la *Eme* se doivent de défendre les autres hispaniques attaqués par d'autres groupes ethniques. Cette notion de fraternité ne doit cependant pas être mal interprétée. En effet, la *Eme* ne respecte que la force et l'efficacité et punit de mort ses membres ou associés ayant failli dans une mission. Qu'un « frère » échoue à racketter un groupe ou fait preuve de couardise lors d'un assaut, sa défaillance sera sanctionnée de manière radicale, par la mort.

4° Interdiction de l'homosexualité. Ce comportement sexuel est jugé anti naturel et peu viril [23]. Cependant, il est autorisé de contrôler des prostitués mâles (racket, proxénétisme) : il n'est plus question ici que de business et non vraiment de sexualité. Par ailleurs, les relations sexuelles et toute forme de violence à l'égard des enfants est fermement prohibée [24].

5° Apparence, propreté, santé. La fierté raciale et communautaire joue un rôle fondamental. La Raza [25] ne doit jamais perdre la face devant l'administration ou les codétenus. C'est pourquoi la *Mexican Mafia* impose à ses membres, mais aussi à tous les Hispaniques incarcérés, un code de comportement dit « X-files ». La propreté et l'hygiène corporelle sont des prescriptions centrales. Par ailleurs, il faut savoir rester en forme physiquement afin de pouvoir se battre. Il est aussi question d'allure : c'est une question de respect pour le gang et au delà pour la communauté hispanique. Un Carnal prend soin de son apparence physique : ses habits sont propres et nets (chemise blanche, pantalons repassés), ses cheveux coupés, sa barbe rasée de près. Il ne peut y avoir de Mexicain sale en prison. En prison, les cellules sont rangées et nettoyées.

6° Interdiction des addictions. L'usage ponctuel des drogues ou de l'alcool n'est pas prohibé ; en revanche, les addictions le sont. Comment se fier à un alcoolique ou à un drogué ? La sanction peut aller jusqu'au meurtre. La réalité est en fait tout autre : la quasi totalité des Carnales sont héroïnomanes. L'addiction à l'héroïne est même devenue un élément de la sous-culture de la *Eme*.

7° Refus de coopérer. Aucun membre ni associé ne doit coopérer avec le système répressif, que ce soit la police, la justice ou l'administration pénitentiaire.

8° Appartenance exclusive. La *Eme* vient avant tout. L'organisation a une absolue priorité sur les autres formes d'obéissance ou d'allégeance. La société secrète passe avant la famille, les amis, Dieu.

Le fonds idéologique de la *Eme* est hobbesien. Seule la force est respectée. L'autre n'est qu'une proie. Autrement dit : les forts survivent en chassant les faibles. Le monde est vu à travers la seule relation prédateurs/proies, chasseurs/chassés, dominants/dominés. Ce qui explique pourquoi les membres de la *Mexican Mafia* ont développé un savoir-faire unique dans la fabrication des armes en prison et dans leur dissimulation [26]. Les membres de la *Mexican Mafia* ne corrigent pas leurs adversaires au poing (to fistfight); ils les poignent (to stab), généralement pour les tuer.

Selon l'expression même utilisée par les Emeros, la prison est le « quartier général » de la Mexican Mafia, leur cadre naturel et normal de vie. Il est donc compréhensible que seul les spécialistes du CDC soient capables de désigner avec certitude les détenus membres ou non de cette société secrète carcérale. De la sorte, lorsqu'un membre de la *Eme* est arrêté et conduit en prison, il n'est pas réellement mis « hors de la circulation » : il retourne en fait « à la maison ». La prison n'est pas un arrêt dans la carrière criminelle mais un retour aux sources.

Les Emeros ayant accepté de coopérer avec le système pénitentiaire sont placés en sécurité dans des zones à part (Protective custody). La *Eme* le sait et n'hésite pas à envoyer de faux repentis servant de « taupes » afin d'infiltrer le Protective Custody.

La *Eme* contrôle désormais une grande partie du système carcéral californien (160 000 détenus) en raison des bouleversements que celui-ci connaît depuis la seconde moitié du 20^e siècle. En effet, l'accroissement du nombre de gangs et tout particulièrement de gangs hispaniques ont fait du CDC un vivier naturel pour la Mexican Mafia.

La *Mexican Mafia* qui se veut « une aristocratie des pires » n'a jamais ambitionné de devenir une organisation de masse. On estime ainsi les Carnales à environ 200 [27]. Cependant, le véritable pouvoir de la *Eme* réside dans sa domination de la quasi totalité des autres gangs de rue hispaniques, en particulier dans le Sud de la Californie. Là, dans le comté de Los Angeles, presque tous les gangs hispaniques sont soumis. Et ils comportent environ 80 000 gangsters. Reste à expliquer comment une si petite société secrète, même très brutale et bien organisée, peut contraindre des gangs aux effectifs beaucoup plus conséquents. Au delà de la cruauté, l'explication centrale tient au fait que la *Eme* est d'abord un gang de prison.

Or tout gangster hispanique sait qu'un jour ou l'autre, *gangbanging* oblige, il passera par ce territoire. Dans la vie des gangs de rue, la prison n'est pas une possibilité mais une certitude. On y passe fatalement un jour et on y acquiert ainsi un statut de vrai gangster. Le territoire carcéral constitue donc un « goulot d'étranglement stratégique », un lieu de transit plus ou moins long mais quasi obligatoire dans le style de vie des membres des gangs. Le refus d'obéissance à la *Eme* dans la rue peut ainsi se payer très cher une fois emprisonné.

Le contrôle de fait d'une partie du système pénitentiaire confère aussi à la *Eme* un réel pouvoir face à l'administration carcérale. Ce pouvoir s'est vu consacrer en 2000 après les très violentes émeutes à la prison de Pelican Bay ayant opposé les gangs hispaniques et noirs. Afin de rétablir l'ordre, les autorités politiques de l'Etat se sont crues obligées de prendre pour interlocuteur la *Eme* en la priant de discipliner les prisonniers. Ce que l'organisation fit

bien volontiers, ce rôle lui conférant un surcroît de légitimité, de prestige et surtout de liberté d'action.

Le volcan carcéral diffuse sa lave : conquérir la rue

La *Eme* ne pouvait se contenter du seul contrôle du système carcéral. Comme toute organisation humaine, elle est allée jusqu'aux limites ultimes de ses capacités. Ainsi, la *Mexican Mafia* s'est-elle livrée à une véritable politique « projection de puissance », c'est-à-dire « hors des murs ». Elle a réussi cette opération tout en conservant son homogénéité. Une parfaite intégration verticale s'est opérée entre le gang de prison et le gang de rue, la prison demeurant l'épicentre de l'organisation.

La performance managériale est remarquable. Généralement, les entités « dans » et « hors » les murs ont en effet tendance à se montrer moins intégrées et moins opérationnelles. Cette mutation d'un strict modèle de départ de *prison gang* en un *street gang* représente la marque de fabrique de la *Mexican Mafia*. Depuis cette mutation majeure, le phénomène de la *Eme* relève réellement de l'*organized crime*.

Dans la rue, la *Mexican Mafia* ambitionne de contrôler les autres gangs hispaniques en les rackettant. La *Eme* lève un impôt sur les dealers de drogue, une taxe à la fois source de revenus considérables pour elle et signe d'allégeance symbolique pour les rackettés. En plus de prélever un pourcentage sur la revente de drogue, la *Eme* s'impose aussi comme distributeur unique de drogues auprès des gangs de rue. La *Eme* touche ainsi deux fois. Officiellement, il s'agit d'un impôt destiné à aider les « frères » emprisonnés.

Ceux qui tentent de s'y soustraire sont inscrits sur la « green Light » (voir encadré) de la *Eme*. Certains gangs résistent et manifestent ouvertement leur refus par des graffiti sur les murs, mystérieux pour les ignorants du monde des gangs, mais au sens très clair pour les autres : « TAX FREE ». Le pouvoir de la *Eme* se comprend donc à l'étendue du réseau de *street gangs* qu'elle a vassalisés par une taxation. Racket, trafic de drogue : les membres de la *Eme* se sont aussi toujours distingués pour leur goût prononcé pour les vols à main armée.

Fort de son succès en prison, la *Eme* décide donc en 1971 de se projeter « dehors » [28]. C'est d'ailleurs à cette date que la *Eme* met à exécution dans la rue ses premiers assassinats [29]. L'expansion « hors les murs » de la *Eme* va se manifester de deux façons, l'une clandestine, l'autre publique.

D'abord, dès les années 1970, la *Eme*, sous l'impulsion en l'occurrence de l'un de ses cadres les plus charismatiques et imaginatifs, Rudy « Cheyenne » Cadena, décide de développer des politiques d'infiltration. Elle infiltre les programmes de réinsertion des drogués et des gangs, financés à grands frais par les autorités locales et fédérales, en réponse aux émeutes raciales des années 1960 [30]. Au moment où la *Eme* fait ce choix stratégique, elle est encore peu connue dans l'appareil répressif et le grand public n'en n'a jamais entendu parler.

Des institutions et des programmes sont tout spécialement infiltrés : d'abord le National Institute of Mental Health's Span (Special Program for Alcoholism and Narcotics), puis la League of United Citizens to Help Addicts (LUCHA). A chaque fois, des membres de la *Eme* qui y travaillent se retrouvent en charge du recrutement des conseillers et de la prise en charge des patients.

La philosophie pénale de l'époque explique pourquoi l'embauche de repris de justice est privilégiée. Il est alors de bon aloi d'œuvrer à la réinsertion ; par ailleurs, qui mieux qu'un homme ayant connu cet univers peut aider son prochain ? Mais personne ne contrôle l'affectation des crédits ni la réalité des activités de ces centres et programmes sociaux. Le résultat est calamiteux. Nombre de ces centres de réinsertion deviennent des clubs house pour gangsters.

Avec cette infiltration des programmes sociaux, la *Eme* atteint trois objectifs : un travail efficace de lobbying auprès du CDC pour faire libérer plus tôt ses membres incarcérés ; une couverture opérationnelle au contact d'usagers et de dealers de drogues permettant de développer le trafic sans attirer l'attention ; une facilitation des communications entre les membres du gang emprisonnés et l'extérieur.

Les gangs savent utiliser la naïveté et la mauvaise conscience d'une partie de la classe politique californienne. Et les enjeux financiers sont considérables. A l'époque, l'Etat de Californie et le gouvernement fédéral dépensent 48 millions de dollars par an sans véritable vérification de l'utilisation des crédits. La ville de Los Angeles réagira plus tard en portant plainte et en cessant de financer les programmes corrompus. Le conseiller municipal en charge du dossier sera menacé, sa permanence politique attaquée par balles, et il devra être protégé par la police.

Parallèlement, la ville de Los Angeles légitime la présence des gangs dans les quartiers en confiant des fonctions de « médiateur » et « d'agents d'intervention » à des gangsters « repentis », souvent en fait des *Emeros* en activité. Au final, par angélisme, toute une politique de réforme sociale est involontairement confiée - sous traitée - à la *Mexican Mafia*. Plus largement encore, la *Mexican Mafia* infiltre les mouvements communautaires des quartiers hispaniques. Il s'agit de les utiliser comme couvertures pour dissimuler ses activités opérationnelles. Le masque est parfait et presque intouchable, sauf à susciter des réactions communautaires violentes.

Une vingtaine d'années plus tard, une autre initiative va marquer l'emprise nouvelle de la *Eme* dans la rue. A l'été 1993, rompant en partie avec sa propre politique du secret, la *Mexican Mafia* annonce aux gangs hispaniques dans les rues de Los Angeles - et au delà dans d'autres comtés de Californie -, lors de réunions publiques, de nouvelles règles de fonctionnement. Trois règles émergent. D'abord, l'interdiction entre hispaniques de la pratique des drive-by shootings [31]. Ce mode opératoire est source de « dommages collatéraux » (morts d'innocents tués par hasard) et est indigne de l'obligation de bravoure dont doit faire preuve un jeune gangster hispanique ; ce dernier doit développer un « cœur de guerrier Aztèque » et de ce fait tuer son rival de face, « comme un homme ». Ensuite, l'obligation d'obéir à la *Mexican Mafia* en adoptant ses couleurs, le bleu. Enfin, le paiement d'un impôt sur les dealers de drogue des gangs, et ce sous peine de mort. Cette taxe se paye en argent ou en armes.

La plus marquante de ces réunions publiques se tient sur un terrain de football, à Elysian Park, à deux pas de l'académie de police du LAPD (Los Angeles Police Department) ! Environ 1 000 gangsters se sont ostensiblement regroupés [32]. Est-on plus arrogant ?

Ce souci apparent de pacification et d'organisation est en réalité motivé par de pures considérations commerciales : les tueries et le désordre sont mauvais pour les « affaires » (trafic de stupéfiants) et attirent l'attention des forces de l'ordre et des médias. Le déchaînement de violences dans les rues, tuant certes des gangsters mais aussi des innocents, risque à terme de provoquer des réactions politiques et judiciaires dangereuses pour l'avenir des gangs.

Plus finement encore, la *Mexican Mafia* souhaite avancer masquée pour l'avenir en faisant croire à sa transformation. De gang criminel, elle évoluerait vers un mouvement aux finalités plus sociales, de type Black Panther. Il s'agit d'une ruse politique destinée à tromper des politiciens et des réformateurs sociaux naïfs et parfois culturellement hostiles aux forces de police. L'enjeu de cette pacification/taxation est considérable. Los Angeles compte alors environ 500 gangs regroupant 60 000 membres. La *Eme* exige que chaque gang désigne un représentant afin d'avoir un interlocuteur permanent.

Ces grands meetings publics suscitent en effet dans les médias et chez nombre de politiciens des espoirs démesurés. *Wishful thinking* oblige, les injonctions criminelles de la *Eme* sont interprétées sous l'angle du « traité de paix », alors qu'il s'agit d'une ruse tactique. Ainsi que l'explique René « Boxer » Enriquez, « repent » de la *Eme* dans un livre de souvenirs, ce vernis de respectabilité est un subterfuge destiné à duper les réformateurs sociaux et les journalistes [33]. D'ailleurs, si les drive by shooting diminuent immédiatement, le nombre d'homicides liés aux gangs augmente. Pourquoi ? Le drive by shooting a été remplacée par une technique moins aléatoire - en termes de « dommages collatéraux » - et moins visible : le walk by shooting ! Désormais, on tue à pied ! [34].

La taxation des autres gangs hispaniques devient la clef de voûte du pouvoir de la *Eme* dans les rues. Le racket est un marqueur clair : qui paye se soumet, qui refuse l'impôt se définit comme un ennemi. Cette nouvelle stratégie (criminelle) imposée par la *Eme* vise à réguler et à canaliser le désordre de la rue en modifiant les règles du jeu à son seul profit, non à transformer les objectifs fondamentaux du gang. Ce qui fut perçu sur le moment, dans un accès de lâche soulagement et d'espoir naïf, comme une « trêve », n'était en réalité qu'une étape subtile dans l'intégration verticale d'un gang de prison (la *Mexican Mafia*) avec les gangs hispaniques des rues afin de mieux contrôler l'argent du racket et du trafic de drogue.

Aujourd'hui, la *Eme* domine une grande partie des gangs hispaniques aux Etats-Unis. Or la moitié des 30 000 gangs sont hispaniques. Les gangs reconnaissant leur allégeance à la *Mexican Mafia* incluent souvent dans leur appellation une référence à celle-ci : un « M » ou un « 13 », référence à la *Eme*, le « M » étant la treizième lettre de l'alphabet et l'un des signes officiels de la *Eme*. Cette franchise commerciale permet ainsi à un gang de bénéficier par procuration de la réputation de cruauté de son mentor et tutelle, ce qui facilite son enracinement criminel.

Aveuglement : réalisation tardive, enracinement durable

Longtemps, les *street gangs* hispaniques ont fait l'objet d'un aveuglement coupable [35] ; en fait, le temps qu'ils se développent puis s'enracinent dans les prisons et les barrios. Nombre de travailleurs sociaux, de représentants des églises, de politiciens et de sociologues [36] ont pratiqué, en toute bonne foi, une négation acharnée. La *Eme* n'a pas échappé au phénomène.

D'abord, ils ont nié l'existence même de la *Eme* qui ne pouvait constituer qu'un « mythe » destiné à « stigmatiser » des hispaniques incarcérés. Ils ont ensuite refusé aux *street gangs* et en particulier à la *Eme* le statut d'organisations criminelles. Que disait-on, encore récemment ? Ces bandes ne relevaient pas de l'organized crime mais du disorganized crime. Ce déni de réalité s'expliquait par un préjugé politique assez courant. Ces criminels issus des classes modestes [37] de la société américaine ne peuvent être que des « victimes ». En tant que telles, ces « victimes » doivent être sauvées par des programmes sociaux.

Reconnaître l'existence d'une organisation criminelle aurait pour conséquence de mettre en relief un autre paradigme, en l'occurrence insupportable : celui de dominants et d'opresseurs ayant consciemment fait le choix d'un mode de vie criminel se prolongeant au delà de l'adolescence.

A cette erreur générale de diagnostic, commune à tous les gangs de rue, est venue s'en greffer une autre, spécifique à la Mexican Mafia. Les autorités judiciaires (locales, Etat de Californie, et fédérales) et nombre de sociologues ont mis une vingtaine d'années à admettre que ce gang de prison avait muté en gang de rue. Il fallut donc deux décennies pour que la *Eme* soit reconnue pour ce qu'elle était devenue : un puissant gang de rue. Cette erreur d'inattention a évidemment servi les desseins d'une organisation qui n'en demandait pas tant pour s'enraciner dans les banlieues. Au final, il fut évidemment dérangeant de constater qu'une entité criminelle, certes pour partie secrète, avait pu prendre en défaut la vigilance des autorités en passant si longtemps sous leur radar [38].

L'erreur première de diagnostic, au delà de sa naïveté et de son coût financier, a conduit à une sous-estimation du problème. Ce que devait affronter la société était une organisation structurée ayant une stratégie et non des criminels isolés. Pour les élus et le système judiciaire le défi n'est évidemment pas identique.

Cet aveuglement a été encouragé par la *Mexican Mafia* elle-même qui n'a eu de cesse, avançant masquée, de placer en Californie, auprès de décideurs politiques et de leaders d'opinion naïfs, des affidés faisant valoir ses points de vue, en particulier sur l'organisation de la vie carcérale (lobbying pour la suppression des quartiers de haute sécurité).

La réalisation de la dangerosité de la *Mexican Mafia* et d'ailleurs de tous les autres gangs ne survient vraiment qu'au début des années 1990. Les émeutes qui ensanglantent Los Angeles en avril et mai 1992 agissent comme un révélateur : à la fois de la puissance des gangs et des lacunes de force de l'ordre. Si les médias et nombre de sociologues ont voulu analyser cette gigantesque émeute (54 morts, 2 383 blessés, 1 milliards de dollars de dommages) par la pauvreté et les discriminations, les forces de police constatent cependant que parmi les meneurs figurent nombre de membres endurcis des *street gangs*, surtout noirs. La prétendue émeute « sociale » aurait-elle eu un moteur criminel inavoué ? Les *street gangs* n'auraient-ils pas profité d'un contexte de tension raciale pour piller et tuer impunément ? [39]

Dans les années 1990, les autorités fédérales réagissent enfin en menant de grandes opérations contre la Mexican Mafia. Pour la première fois dans l'histoire judiciaire américaine, la loi RICO (Racketeer Influenced and Corrupt Organizations), inventée en 1970 pour lutter plus efficacement contre Cosa Nostra, est utilisée contre une organisation criminelle autre que la Mafia Italo-américaine, en l'occurrence la *Eme*. Trois grandes opérations sont menées sous ce régime juridique en 1995, 1997 et 1999 aboutissant à une centaine d'inculpations contre des membres et associés de la *Eme*. Depuis, les opérations judiciaires s'enchaînent à un rythme soutenu, signe à la fois d'une prise de conscience mais également de l'ampleur croissant du problème.

Comme souvent, le FBI sera lent à prendre conscience de la menace pour la sécurité intérieure représentée par les gangs en général et par la *Eme* en particulier. A l'image de ce que fut sa léthargie longue d'un demi siècle avec la Mafia Italo-américaine (Cosa Nostra), le FBI ne semble percevoir la gravité du problème qu'au début des années 1990. Le FBI lance en 1992 un programme de lutte contre les gangs - Safe Streets Violent Crime Initiative - puis ouvre en décembre 2005 le National Gang Intelligence Center à Washington pour coordonner

ner la stratégie nationale de lutte contre les gangs. Le réveil semble tardif [40]. Depuis, les Etats-Unis ont officiellement déclaré la « guerre » aux gangs [41].

La pénétrante nord-américaine des cartels de la drogue mexicains

Depuis la fin du 20ème siècle, les cartels mexicains de la drogue déstabilisent une grande partie de l'Amérique Centrale, du Sud, le Mexique lui-même et désormais le Sud des Etats-Unis. De Panama à Houston (Texas), s'est formé un vaste bassin criminel, une « zone grise » transfrontalière, dont les cartels sont l'un des principaux acteurs criminels [42]. Les cartels sont même présents dans 230 villes des Etats-Unis. Pour la sécurité intérieure de la première puissance mondiale, les cartels mexicains (et colombiens) représentent désormais un défi au moins équivalent au terrorisme *djihad*.

En 2009, le National Drug Threat Assessment affirme que « les organisations mexicaines en charge du trafic de drogue (les cartels) représentent la plus grande menace en provenance du crime organisé pour les Etats-Unis » [43]. Or, le même rapport souligne ce que nombre d'observateurs ont déjà relevé : les *street gangs* hispaniques (et autres) jouent un rôle croissant et crucial dans la distribution de la cocaïne, mais aussi de l'héroïne et du cannabis, importés par les cartels mexicains. Les cartels mexicains ont trouvé dans les *street gangs* un relais efficace de distribution. Les *street gangs* hispaniques, dont la Mexican Mafia, constituent des réseaux efficaces car culturellement proches, militarisés, sans scrupules et entraînés. Autrement dit, l'une des explications de la pénétration des cartels mexicains en Amérique du Nord réside dans ces *street gangs* de même ethnie et culture [44].

Les cartels mexicains et la *Eme* ont commencé à collaborer dès les années 1990. Cette coopération ne s'est pas limitée au trafic de drogue. Ces entités ont par exemple échangé des tueurs pour des raisons de discrétion. Il leur suffit de franchir la frontière. Des membres des cartels ont réalisé des « contrats » pour la *Eme* aux Etats-Unis ; inversement, des gangsters de la *Eme* ont tué pour les cartels au Mexique. Ainsi, le cardinal Jesus Posadas Ocampo fut assassiné en 1993 à l'aéroport de Guadalajara pour le compte du cartel de Tijuana par un groupe de tueurs venant de San Diego (EU) comprenant au moins un Carnale : Jose « Bat » Marquez.

Cette coopération est facilitée par l'accroissement du nombre de membres des cartels de la drogue mexicains (et colombiens) désormais incarcérés aux Etats-Unis, dans les prisons souvent contrôlées par la *Eme*. Les Carnales peuvent alors soit les tuer soit les protéger : ce qui confère à la *Eme* une grande influence sur les cartels et leurs affidés emprisonnés.

Contagion : résilience, métastases et imitation

A l'image de la plupart des organisations criminelles de niveau supérieur, la *Mexican Mafia* démontre une grande résistance à la répression. Certes, elle n'a pas encore franchi l'épreuve la plus cruciale, celle du temps, qui permet de différencier radicalement les entités dangereuses mais éphémères des entités vraiment résilientes comme le sont les mafias stricto sensu, à l'image du modèle représenté par Cosa Nostra Italo-américaine. Cependant, la *Mexican Mafia* approche déjà le demi-siècle, soit une longévité désormais respectable. Elle le doit en parti à son haut niveau d'organisation, à sa brutalité et à son sens du renseignement : infiltration d'informateurs dans les administrations publiques, messages codés, etc.

La *Eme* manifeste une grande ingéniosité dans la gestion de ses communications entre l'intérieur des prisons et ses soldats dans la rue, parvenant sans difficulté à contourner les obs-

tacles fixés par la loi et l'administration pénitentiaire [45]. Déjà, en 1973, dans un rapport déclassifié, le FBI notait que la *Mexican Mafia* « est devenue si sophistiquée qu'elle a su mettre en place un système de renseignements, des groupes d'avocats amicaux, a su utiliser à ses propres fins des groupes révolutionnaires, et a pris le contrôle de groupes d'actions sociales de Mexicains-Américains » [46]. Par ailleurs, la *Eme* a su régulièrement renouveler ses membres et surmonter les assauts judiciaires. De type biomorphe, donc souple, elle sait s'adapter et se régénérer [47]. Et cette dimension toute biologique de régénération n'a pas toujours été bien perçue d'emblée par les autorités en charge de son suivi (police, justice, prison).

On comprend pourquoi et comment la *Eme* a suscité des imitations et des anticorps. En effet, l'apparition de la *Mexican Mafia* dans les prisons californiennes a provoqué rapidement des oppositions. A la fois par imitation et surtout par nécessité défensive, des rebelles aux prétentions hégémoniques de la *Eme* décident à leur tour de se constituer en *prison gang*. Deux autres *prison gangs* naissent ainsi en réaction.

En 1966/1967, dans la prison de San Quentin, se forme un gang hispanique rival : la *Nuestra Familia* (NF). Alors que les membres de la *Eme* sont plutôt des citadins originaires du Sud de la Californie - les *Surenos* ou *Southerners* -, ceux de la *Nuestra Familia* sont surtout des ruraux venant du Nord de l'Etat - les *Nortenos* ou *Northerners*. La *Mexican Mafia* les méprise, ne voyant en eux que des paysans, des *farmeros* (fermiers). A contrario, pour les « Nordistes », les gangsters de la *Eme* ne sont que des *Burgers eaters* (mangeurs de hamburgers). Cette rivalité Nord/Sud peut se lire comme un conflit de géopolitique criminelle entre deux gangs ayant affirmé leurs enracinement territorial [48]. La ligne de démarcation entre les territoires du Nord et du Sud de la Californie est constituée par la ville de Bakersfield (centre de la Californie).

En prison, les membres de la *Eme* portent un bandana bleu et ceux de la *Nuestra Familia* un bandana rouge. Tous les gangs hispaniques de Californie ont fait allégeance soit à la *Eme* soit à la *Nuestra Familia* [49]. Les gangsters noirs ne sont pas en reste. En 1966, à la prison de San Quentin, est fondée par George L. Jackson, un ancien des Black Panthers, la Black Guerrilla Family (BGF). Elle est l'ennemi de la Mexican Mafia. Elle est en revanche alliée avec la *Nuestra Familia*.

En 1974, des prisonniers hispaniques dans la prison d'Etat d'Arizona forment un gang de prison prenant le nom de La Familia. Ce *prison gang* est ensuite conseillé par des Carnales, emprisonnés dans cette enceinte, sur la manière d'opérer en milieu carcéral. La Familia se met à fonctionner sous la tutelle de la *Eme* et prend le nom de Arizona Mexican Mafia. Cependant, une dizaine d'années plus tard, des prisonniers hispaniques d'Arizona, certes fidèles au « modèle *Mexican Mafia* » mais ne voulant plus œuvrer sous l'égide la sœur californienne, décident de former un gang autonome du nom de New Mexican Mafia. Depuis, la *Eme* et la *New Mexican Mafia* sont ennemies.

Au Texas, une branche de la Mexican Mafia, connue sous le nom de Texas *Mexican Mafia* (la Emi), semble opérer de façon relativement distincte de sa marâtre californienne. Ces deux entités seraient même devenues rivales. Fondée en 1984 par Heriberto « Herbie » Huerta, elle se fait appeler Mexikanemi, un terme qui en langue aztèque (Nahuatl) signifie « Celui qui marche avec Dieu dans son cœur ».

La *Eme* est désormais présente, dans les prisons et dans les rues, très au delà du seul comté de Los Angeles et de la Californie. Accompagnant les vagues d'immigration hispanique, sa

présence se manifeste désormais dans la plupart des Etats des Etats-Unis. La *Eme* se fond, tel un poisson dans l'eau, dans la première minorité aux Etats-Unis : les hispaniques représentent en effet 14 % de la population américaine. La *Eme* dispose ainsi d'un vivier important pour recruter de nouveaux membres et un abri naturel. On signale aussi sa présence au Mexique.

Racisme, communautarisme et alliances tactiques

La *Mexican Mafia* interdit formellement aux gangs hispaniques sous sa domination de s'associer voire de faire des affaires avec des gangs de noirs. De son côté, en violation de cet interdit, la *Nuestra Familia* s'est alliée avec la Black Guerilla Family. En prison, la *Eme* a développé tôt une alliance tactique avec les blancs de l'Aryan Brotherhood.

Dans la rue, la *Eme* a toujours pratiqué une politique clairement raciste, en interdisant aux noirs, même non membres d'un gang, de pénétrer dans un quartier hispanique. Puisque la *Eme* veut des quartiers ethniquement purs, les noirs ne peuvent y résider. Il s'agit d'une volonté d'épuration ethnique expliquant certains homicides apparemment sans mobiles. De jeunes noirs ont simplement été tués car ils s'étaient aventurés dans un territoire hispanique. Ces homicides entrent dans la catégorie (judiciaire) des « crimes de haine » (*hate crimes*), des crimes racistes comme ceux commis par le Ku Klux Klan.

La dimension raciste de la *Eme* n'a émergé que lentement dans la presse américaine. Longtemps, ces homicides furent interprétés comme des actes isolés et sans mobiles apparents, incompréhensibles, et non comme la conséquence d'une claire volonté d'épuration ethnique.

Comment éradiquer une telle entité ?

Que l'on utilise les concepts d'« institutionnalisation » (sociologie), de « résilience » (psychologie) ou d'« enracinement territorial » (géopolitique), le constat est manifestement identique : la *Eme* ne semble pas aisée à vaincre. La capacité des gangs à surmonter les épreuves du temps est d'ailleurs un phénomène que l'on constate sur tous les continents. Le constat final peut même être inquiétant : « Ces gangs sont presque invulnérables à la répression » [50].

Fort de ses 20 années passés au sein de l'organisation, le « repenté » René « Boxer » Enriquez a exposé les huit moyens qui, selon lui, pourraient seuls contrer l'influence de la *Mexican Mafia* [51]. Ces moyens sont évidemment discutables, voire impossible à mettre en oeuvre dans des démocraties compassionnelles, mais très révélateurs de la dureté de la *Eme*, du moins telle que ce « repenté » l'a vécue ; les assauts judiciaires traditionnels ne pouvant manifestement pas suffire à contenir une réalité aussi dangereuse et résiliente :

1° Une prise de conscience : considérer la *Mexican Mafia* comme à la fois du crime organisé et un groupe terroriste domestique (voir encadré). C'est une véritable organisation corrompant tout ce qu'elle touche ;

2° Couper ses communications : interdiction des visites, des correspondances, du téléphone pour ses membres et associés emprisonnés. Sans moyens de communication avec l'extérieur, les Carnales ne sont plus capables d'exercer leur pouvoir ;

3° Isolement total des membres de la *Eme* en prison. Ils doivent être isolés de tous les prisonniers et surtout de tous leurs « frères » et « associés ». En fait, ils ne doivent pouvoir parler qu'avec le personnel pénitentiaire ;

4° Empêcher les membres incarcérés de la *Eme* de recevoir de l'argent en prison, cet argent ayant toujours une origine criminelle ;

5° Saisir les comptes bancaires des membres de la *Eme* gérés par le système carcéral. Il s'agit de sommes considérables ayant toujours une origine criminelle, l'administration carcérale servant de facto d'instrument de blanchiment d'argent ;

6° Poursuivre systématiquement les épouses, les petites amies, les membres de la famille et de manière générale tous ceux apportant un appui aux Carnales.

7° Poursuivre systématiquement tous les crimes commis par les Carnales en prison. Nombre de ces crimes, y compris des homicides, ne sont pas poursuivis sous prétexte que certains Carnales sont déjà condamnés à vie et/ou qu'ils ne font que s'attaquer à des criminels ne valant guère mieux qu'eux. Cette sous-culture de l'impunité carcérale encourage en fait les Emeros à poursuivre leurs crimes et à se croire les maîtres du territoire carcéral ;

8° Appliquer la peine de mort aux Carnales. Comme le dit simplement René « Boxer » Enriquez : « Le seul moyen de les arrêter est de les tuer » [52].

Espérons que René « Boxer » Enriquez se trompe dans son diagnostic et que les moyens « classiques » suffiront à enrayer la marche de la *Eme*. Car il est évident que les procédés préconisés - une thérapie de choc - ne sont pas imaginables dans la configuration actuelle d'Etats de droit légitimement soucieux des droits fondamentaux des prisonniers incarcérés.

Conclusion : quand les impôts servent à couvrir le crime organisé

Le crime - organisé ou désorganisé - génère des dégâts sociaux souvent sous estimés car largement invisibles. Pourtant, ses effets sont considérables. Ainsi, à Los Angeles, le coût direct et indirect du crime est estimé à 2 milliards de dollars par an. Quant à l'argent investi annuellement dans les programmes d'intervention sociale destinés à prévenir l'action des gangs - environ 82 millions de dollars par an - il semble d'une efficacité douteuse.

Aujourd'hui, la sous culture criminelle typique des gangs de Los Angeles est devenue un inquiétant produit d'exportation un peu partout aux Etats-Unis. La part de responsabilité de la *Eme* dans ce paysage criminel est conséquent.

Si demain les *prison gangs* se développent au point de se généraliser, si ce « modèle » criminel devient banal, que restera t-il alors des systèmes carcéraux ? Que restera t-il de la peine et de ses fonctions d'incapacitation et de rééducation ? Les prisons ressembleront-elles à des « villages Potemkine », une illusion destinée à cacher, à peine, une réalité terrifiante ? La prison ne serait probablement plus qu'une fiction : un décor officiel dissimulant un nouvel espace criminel. L'administration pénitentiaire ne serait que le spectateur effrayé d'activités criminelles se développant à l'abri de l'Etat, nourrie et logée par les impôts des contribuables. L'ironie de la situation n'aurait d'égal que son extrême dangerosité.

La prison est fort rarement « l'école du crime » : le premier crime est toujours commis dans la rue. Tout au plus la prison est-elle un lieu d'amélioration (un collège, une université). Avec les *prison gangs*, la prison devient encore autre chose : une couveuse (incubateur) non pour des gangsters mais pour des organisations criminelles. C'est donc toute l'économie de la peine et des systèmes judiciaires qui s'en trouve bouleversée, comme rendue inopérante.

Ce qu'annonce le développement des *prison gangs* est en fait la mort de la prison en tant que lieu d'accomplissement d'une peine. Quelle société démocratique peut durablement survivre à un tel renversement éthique ?

Les règles au sein de la Eme selon le « repenté » René « Boxer » Enriquez

Quelques jours après son initiation à la *Eme*, dans la prison de Folsom (1985) à l'âge de 22 ans, René « Boxer » Enriquez se voit préciser les règles de l'organisation par un vétéran du gang. Dans ses mémoires [53], il fait état de 11 règles:

- 1° Un membre ne doit pas être homosexuel ;
- 2° Un membre ne peut pas être un informateur, un rat.
- 3° Un membre ne peut pas être un lâche ;
- 4° Un membre ne peut pas porter la main sur un autre membre sans être sanctionné ;
- 5° Un membre ne doit pas manifester de l'irrespect à l'égard de la famille d'un autre membre, y compris avoir des relations sexuelles avec la femme ou la petite amie ;
- 6° Un membre ne doit pas voler un autre membre ;
- 7° Un membre ne doit pas interférer dans les affaires (business) d'un autre membre ;
- 8° Un membre ne doit pas intriguer (politic) contre un autre membre ou causer des dissensions dans l'organisation ;
- 9° La qualité de membre est à vie ;
- 10° Il est obligatoire de tuer les défecteurs ;
- 11° La *Eme* vient en priorité, avant même sa famille.

L'irrespect de ces règles est en principe sanctionné par la mort.

Territoire, gang et quartier : équivalences et continuités

Les membres des gangs sont des criminels profondément territorialisés. Le contrôle de ce qu'ils considèrent comme étant « leur » espace géographique est déterminant. Au point d'ailleurs que les membres des *street gangs* se définissent en priorité par leur quartier, le voisinage : neighborhood. Pour eux, les termes de gang et de neighborhood sont interchangeables. Ces gangsters se vivent d'abord comme appartenant à un quartier. La prison n'est qu'un autre territoire, transformé en nouveau « quartier » leur appartenant. La « culture » (les moeurs) de la rue ayant finalement contaminé la prison, il y a désormais continuité et non rupture entre ces deux territoires

L'attachement des gangsters à leur quartier et à leur gang est totalement irrationnel. Ce rattachement leur confère une identité : il leur offre un but et une raison d'être dans la vie.

C'est pourquoi, afin d'anticiper la formation et la dissémination des gangs ethniques, il est essentiel de suivre les flux migratoires. Il est illusoire et naïf de penser qu'une famille (hispanique ou autre) comportant un ou plusieurs membres de gang en son sein verra disparaître cette « sous-culture » du *gangbanging* avec sa délocalisation. La migration ne fera que déplacer tant le gangster que ces moeurs criminelles qui trouveront alors de nouveaux territoires à conquérir. La diffusion des gangs ethniques aux Etats-Unis s'explique ainsi. Et au delà d'ailleurs : les *street gangs* hispaniques ont accompagné les flux migratoires de populations sud américaines en Espagne.

Mutations : quel avenir ?

Une mutation avortée : de prison/*street gang* en organisation politique :

La *Mexican Mafia* a compté parmi ses membres les plus charismatiques un certain Rudy « Cheyenne » Cadena. En prison, cet Emero lit beaucoup et s'imprègne de la contre culture des années 1960. Il lit en particulier les ouvrages de Carlos Castaneda, une oeuvre ésotérique, imprégnée de chamanisme mexicain. Il apprend seul la langue Nahuatl des anciens Aztèques. Il réfléchit même à l'idée d'utiliser cette langue morte comme code - quasi indéchiffrable pour les forces de l'ordre - entre Emeros et donne à certains d'entre eux des surnoms aztèques. Intéressé par l'activisme politico social du mouvement des Black Panthers, sans être dupe probablement sur sa nature en partie criminelle, Rudy « Cheyenne » Cadena est porteur d'une vision.

Il veut réconcilier la *Mexican Mafia* et la *Nuestra Familia* pour les unifier et les faire muter en organisation politique porteuse de revendications sociales. Son assassinat en prison, en décembre 1972, à l'âge de 29 ans, par la *Nuestra Familia* marquera d'une part l'échec de ce rêve de transformation et d'autre part un point de non retour dans la rivalité entre les deux gangs. Il demeure aujourd'hui une référence mythique aussi bien pour les Surenos que pour les Nortenos. Il est enterré au cimetière de Bakersfield. Nombre de gangsters viennent lui rendre hommage, telle un saint.

Même si, a posteriori, ce dessein d'unification semble irréaliste, la trajectoire qu'aurait pu adopter la *Mexican Mafia* (élargie) est à retenir : gang de prison, gang de rue, mouvement politico social. Au final, la *Mexican Mafia* unifiée à la *Nuestra Familia* aurait fait émerger dans les années 1970/1980 une entité hybride politico criminelle très post-moderne.

Une autre mutation possible : devenir une vraie mafia.

Le pire cauchemar concernant la *Mexican Mafia* serait de la voir muter en véritable mafia de type Cosa Nostra avec : une réelle culture du secret, un enracinement économique profond, une collusion permanente avec les élites politiques, la résilience et l'ancienneté, une mystique sociale l'intégrant dans le paysage. Si la *Eme* devait s'inscrire dans un tel parcours, elle se trouverait donc aujourd'hui au stade où était Cosa Nostra au milieu du 20ème siècle. Aura t-elle l'énergie, les ressources, la maturité de franchir ce stade ultime dans l'évolution criminelle ? Si elle parvient à ce stade, la *Eme* sera sans doute aucun un des pires cauchemars criminels de l'Amérique au 21e siècle.

Vocabulaire, expressions : le jargon de la Mexican Mafia (exemples)

Shotcallers : nom attribué aux membres dirigeant les activités du gang.

Wilas : documents supportant les ordres généraux.

Greenlight list ou encore Listas : littéralement « liste (de feu vert) ». Liste d'individus condamnés à mort par la Mexican Mafia. Seuls des shotcallers peuvent inscrire un individu sur cette liste. La liste peut exister matériellement. Elle est alors écrite de manière minuscule et acheminée hors de la prison par des visiteurs ou via le courrier. Une « liste » peut prendre le nom de personal hard candy pour les seules agressions au couteau (stabbing) et touch-up pour les passages à tabac (beatings).

To clean up your own books/house : littéralement «nettoyer ses livres, sa maison : faire le ménage ». Expression désignant la nécessité de tuer les membres ou associés ayant trahi en coopérant avec les autorités.

Tatouages, grafiti et symboles

A l'image de tous les *street gangs*, les tatouages, grafiti et symboles jouent un rôle important dans la « sous culture criminelle » de la Mexican Mafia. Ce sont des signes de reconnaissance et d'appartenance :

La lettre « M » : comme Mexican Mafia.

Le chiffre « 13 » : la lettre « M » est la treizième de l'alphabet. Le gang rival de la *Nuestra Familia* se reconnaît au chiffre « 14 », le « N » étant la quatorzième lettre de l'alphabet.

Le mot « SUR » : comme Sureños ou Southern (ceux du Sud, par opposition à ceux du Nord de la *Nuestra Familia*).

Une « main noire (de la mort)» (Mano negra): ce surnom est tatoué sur la main droite.

Un bouclier de guerre : celui des Aztèques.

Un aigle avec un serpent.

Comme emblème, la *Nuestra Familia* préfère représenter un sombrero avec un couteau ou une machette.

Les gangs, la Eme : le véritable terrorisme du monde chaotique ?

La médiasphère et son appendice politique peuvent toujours agiter la menace du terrorisme djihadi/salafiste, ce qui au quotidien terrorise réellement le Californien - et désormais nombre d'Américains au delà de la côte Ouest du pays - depuis déjà des décennies a plus l'apparence d'un membre d'un gang de rue que d'un militant islamique. Avec le réalisme d'un criminel expérimenté, René « Boxer » Enriquez, ex figure de proue de la *Mexican Mafia* devenu « collaborateur de justice », l'exprime clairement :

« En vérité, ce n'est pas la menace des engins explosifs improvisés (IED) d'Al Qaïda qui met en danger les rues de Los Angeles. Ce sont les gangs de rue qui posent seuls la plus grande menace à la sécurité publique et qui contaminent notre jeunesse avec un code moral en faillite. La prolifération et la dispersion/migration des gangs - venant principalement de Californie du Sud - s'est répandue à travers les Etats-Unis et dans un certain nombre de pays étrangers, telle une maladie. » [54]

A l'image de toutes les organisations criminelles présentes aux Etats-Unis, la *Mexican Mafia* a bien profité de l'effet de diversion provoqué par la menace Al Qaïda et les attentats du 11 septembre 2001. La *Eme* a vu la pression exercée sur elle par les services de polices étatiques et fédéraux se desserrer considérablement grâce à la nouvelle priorité accordée à la traque au terrorisme islamique.

Et le vrai terrorisme n'est pas toujours là où on l'attend. Car la menace émanant des gangs s'apparente bien à du « terrorisme de rue ». Il est d'ailleurs significatif que la loi californienne (1988), intégrée au code pénal de l'Etat (& 186.22), servant de base juridique à la ré-

pression des gangs s'intitule : « California Street Terrorism Enforcement and Prevention Act » (STEP). De manière symptomatique, René « Boxer » Enriquez analyse également la *Eme* en terme de terrorisme :

« C'est (la *Eme*) le nouveau terrorisme domestique. La (Mexican) Mafia est une malfaisance - doucement et discrètement se métamorphosant. » [55]

Par ailleurs, le Department of Homeland Security a labellisé les gangs « terroristes domestiques » (domestic terrorists).

De manière symptomatique, en janvier 2007, le directeur du FBI, Robert Mueller, qualifiait Los Angeles de « ground zero » (référence au cratère des attentats du 11 septembre 2001 à New York) pour l'activité des gangs.

Plus encore que les autres gangs de rue et de prison, la *Eme* a toujours fondé sa politique de domination sur la seule terre. Un de ses premiers membres, Ramon « Mundo » Mendoza explique :

« Au départ, le but était de terroriser le système carcéral et de profiter de la vie en prison » [56].

La peur doit habiter les codétenus, les gangs à l'extérieur et en fait tout le monde. Avec le personnel pénitentiaire, il s'agit plutôt d'une politique de non agression mutuelle ; encore que la corruption et des formes subtiles d'intimidation soient permanentes. La *Eme* a démontré qu'elle était prête à se faire craindre de tous. Elle n'a pas hésité à entamer des projets d'assassinat contre un réalisateur de cinéma jugé irrespectueux (James Olmos), des procureurs trop agressifs, un gouverneur de l'Etat de Californie gênant (Pete Wilson, années 1990), etc.

La *Eme* a compris l'équation hobbesienne : terreur équivaut à pouvoir donc à argent. Vivant par et pour la peur, les membres de la *Eme* sont pour la plupart inaccessible à toute forme de menace ou de punition. Ils continuent leurs crimes où qu'ils soient. La prison n'est ni vraiment une sanction ni un obstacle irréfragable : seulement une circonstance. Rien ne les arrête : ils continuent à tuer tant qu'ils vivent.

NOTES

1 - L'ouvrage de référence en langue française sur le sujet des street et *prison gangs* : François Haut et Stéphane Quéré, Les bandes criminelles, collec. Criminalité internationale, Presses Universitaires de France, 2001.

2 - Sur ce thème : John M. Hagedorn, A World of Gangs, Armed Young Men and Gangsta Culture, University of Minnesota Press, 2008 ; Ross Kemp, Gangs, My Close Calls With the Hardest Men on the Streets, from Rio to Moscow, Penguin Books, 2007 ; Ross Kemp, Gangs II, More Encounters With the World's Most Dangerous Gangsters, Penguin Books, 2008.

3 - Sur le rôle anémique de l'urbanisation au 21ème siècle et la problématique insécurité/villes : Xavier Raufer, « Sécurité globale et mégapoles anarchiques », Cahiers de la sécurité, n° 8, avril-juin 2009 ; Jack A. Goldstone, « The New Population Bomb », Foreign Affairs, Janvier 2010 ; John M. Hagerdon, op. cit..

4 - Au sens non pas moral mais de la sociologie d'Emile Durkheim.

5 - National gang Threat Assessment 2009 : rapport accessible en ligne via le site du FBI ou du département de la justice ; également : « FBI : Burgeoning Gangs Behind up to 80 % of US Crimes », USA Today, 29/01/2009.

6 - David Cole, « Can Our Shameful Prisons Be Reformed ? », New York Review of Books, 19 novembre 2009. Au total, 0,7 % de la population américaine est en prison ; ou encore : 1 adulte sur 100. Le taux d'incarcération est de 714 pour 100 000 habitants (2007).

7 - Par comparaison (2007): en France, le taux d'incarcération est de 96 pour 100 000 habitants. La Chine communiste compte officiellement 1,5 million de prisonniers, soit un taux d'incarcération de 118 pour 100 000 habitants. En Russie : 700 000 prisonniers et un taux d'incarcération de 532 pour 100 000 habitants.

8 - Les trois ouvrages de référence sur cette organisation criminelle: Tony Rafael, *The Mexican Mafia*, Encounter Books, 2009 ; Chris Blatchford, *The Black Hand, The Story of René « Boxer » Enriquez and His Life in The Mexican Mafia*, Harper, 2009 ; William Dunn, *The Gangs of Los Angeles*, iUniverse, 2007.

9 - Concept spécifique du monde des gangs, difficilement traduisible, décrivant un « entre soi criminel » propre aux gangs ethniques. Il s'agit d'une socialisation par le gang, d'un mode vie par et pour le gang. Les gangs hispanique parlent aussi de *vida loca* (vie folle).

10 - Buff : peau de buffle, en anglais. Ce surnom lui vient de son torse très développé par la pratique des poids et haltères. Huero : vide, en espagnol. Surnom commun chez les gangsters hispaniques.

11 - Les éthologues parlent de « mâles alpha ».

12 - Le grand écrivain et ex repris de justice Edward Bunker a dépeint avec talent le CDC et en particulier la prison de San Quentin : *L'éducation d'un malfrat*, Payot & Rivages, 2001 ; *Aucune bête aussi féroce*, Rivages, 1991 ; *La bête contre les murs*, Rivages, 1977. D'ailleurs, durant son incarcération dans une autre terrible prison de Californie, à Folsom, Edward Bunker développera une amitié avec un cadre important, et passé à la postérité, de la *Mexican Mafia* : Joe « Cocoliso » Pegleg Morgan.

13 - Chris Blatchford, *The Black Hand, The Story of René « Boxer » Enriquez and His Life in The Mexican Mafia*, op. cit. ; Richard Valdemar, « History of the *Mexican Mafia Prison gang* », *Police, The Law Enforcement Magazine*, 25 juillet 2007 ; Tony Rafael, op. cit. ; Ross Kemp, *Gangs II*, op. cit..

14 - En effet, il serait abusif, d'un strict point de vue criminologique, de conférer à la *Mexican Mafia* le label de « mafia ». Elle n'en n'a pas (encore ?) les caractéristiques essentielles. Sur les critères distinctifs d'une « mafia » : Jean-François Gayraud, *Le monde des mafias, géopolitique du crime organisé*, Odile Jacob, 2005 et 2008.

15 - Le 14 novembre 1957, la police surprend par hasard une conférence au sommet de la Mafia Italo-américaine qui se tient à Apalachin (Etat de New York) chez Joseph Barbera Sr.. Environ une soixantaine de cadres mafieux venant de tout le pays sont réunis pour régler des « affaires de Familles ». Nier, à la manière de John Edgar Hoover, le directeur du FBI, l'existence de la Mafia en tant qu'organisation formelle et coordonnée au plan national semble désormais intenable. Le retentissement de ce fait-divers est considérable. Lire à ce sujet : Selwyn Raab, *Five Families, The Rise, Decline, and Resurrection of America's Most Powerful Mafia empires*, Thomas Dunne, 2005.

16 - Entre la seconde moitié du 19ème siècle et le début du 20ème siècle, les quartiers d'immigrés italiens des villes américaines (« Little Italy »), subissent l'action de groupes de racketteurs se faisant appelés la « Main noire ». A tort, on voudra y voir l'action masquée de la Mafia. Il s'agit en fait de

groupes de racketteurs n'ayant rien à voir avec Cosa Nostra. En revanche, une société criminelle portant ce nom de Main noire a fonctionné en Europe au 19ème siècle. Il semble qu'elle fut d'origine...espagnole ! On se reportera à ce sujet à : Carl Sifakis, *The Mafia Encyclopedia*, Checkmarks Books, 1999.

17 - En principe, l'initiation se fait en prison. Cependant, cette règle ne fut pas toujours respectée. Mais à chaque fois que la *Eme* veut revenir aux sources et raffermir ses modes de sélection, il y a un retour à ce principe de base.

18 - D'autres noms plus confidentiels apparaissent ensuite tel *tio* : « oncle » en espagnol.

19 - L'expression est empruntée à Cosa Nostra, plus spécifiquement aux 5 Familles de New York. Quand on initie de nouveaux membres, on « ouvre les livres » ; quand on décide pour une période de ne plus en initier, on « ferme les livres ».

20 - Distinction typique d'une société secrète criminelle entre « membres » initiés et « associés » extérieurs, probablement empruntée à la Mafia Italo américaine qui fonctionne sur ce schéma.

21 - Ce rituel est imaginé par les deux leaders de la *Eme*, emprisonnés à San Quentin : Luis "Huero Buff" Flores et Rudy « Cheyenne » Cadena.

22 - Du sang pour rentrer (*blood in*) dans le gang, du sang pour en sortir (*blood out*).

23 - Cette question est très sensible pour la Mexican Mafia. Pour preuve, les remous créés par le film *American Me*, sorti en 1992, le premier à décrire la naissance et le développement de la *Eme*. Le réalisateur (et acteur principal) Edward James Olmos réalise un film fidèle à la réalité en montrant la nature réelle de cette organisation : des tueurs, des racketteurs et des trafiquants de drogue. Le film fait même, dit-on, préalablement l'objet d'un accord par la *Eme* : le script est montré à un des cadres historiques, Joe Morgan. Il fait même l'objet d'un vrai racket : on parle de 50 à 100 000 dollars. Mais la réalisation va s'écarter du scénario initial, réaliste et « approuvé », en décrivant par exemple un de leurs leaders charismatiques et historiques, Rudolfo « Cheyenne » Cadena, comme la victime d'un viol. Le soupçon d'homosexualité est un quasi blasphème. Le réalisateur commet aussi un autre blasphème en affirmant que Rudolfo « Cheyenne » Cadena a été tué par ses « frères », des Carnales et non par les ennemis de la *Nuestra Familia*. Pour laver son honneur, la *Eme* fait assassiner, dans les mois suivant la sortie du film, un technicien et deux conseillers du film ; le réalisateur doit aussi être protégé.

24 - Plusieurs fait-divers impliquant des Emeros montreront combien cet interdit - y compris contre des bébés - n'a pas toujours été respecté.

25 - La « Race » : terme utilisé par les Mexicains et de manière plus générale par les Hispaniques de toutes nationalités vivant aux Etats-Unis pour qualifier leur fierté raciale.

26 - Les membres de la *Mexican Mafia* ont, sinon inventé, du moins systématisé la dissimulation d'armes (couteaux), de drogues et de messages dans leur... rectum, surnommé *the safe* : le coffre-fort.

27 - National gang Threat Assessment 2009 : rapport accessible en ligne via le site du FBI ou du département de la justice. Tony Rafael (op. cit ;) avance le chiffre de 400. Une synthèse du National gang Threat Assessment 2009 est parue dans les Cahiers de la sécurité, n° 9 : « Les gangs aux Etats-Unis aujourd'hui », Christophe Soulez et Olivier Gourdon.

28 - FBI, Freedom of Information/Privacy Acts Section, Cover Sheet, Subject : Mexican Mafia, 1973.

29 - Il semble que le premier homicide pour le compte de la *Eme* est commis par un certain Joe Morgan à Monterey Park. Malgré ses ascendances caucasiennes, il deviendra un cadre emblématique de la *Eme*.

30 - Celles surtout du quartier de Watts (Los Angeles) en août 1965.

31 - Des homicides commis à l'arme à feu depuis des voitures en marche.

32 - Certaines sources évoquent même le chiffre de 3 000 participants ! (William Dunn, op. cit.).

33 - The Black Hand, op. cit..

34 - Cette réforme dans les modes opératoires ne soulèvera pas l'enthousiasme. Elle est en effet beaucoup plus risquée puisque l'adversaire a désormais du temps pour répliquer. C'est pourquoi, dans un premier temps, rapidement, la mesure provoque une baisse des homicides. Sous la pression des chefs de *street gangs*, la *Eme* amende son édit. Il est possible de tirer depuis la voiture, à la condition d'ouvrir la porte et de mettre un pied au sol. Entre 1993 et 1994, il y aura dans le seul comté de Los Angeles 1 500 homicides en relation avec les gangs.

35 - Le même phénomène s'est produit pour les autres gangs de rue ethniques.

36 - Les enquêtes sociologiques menées auprès des *street gangs* échouent parfois à saisir la nature réelle de ce qu'elles observent. Pourquoi ? Les membres des gangs « repentis » l'expliquent fort bien. Les gangsters mentent aux sociologues intervieweurs en leur proposant les réponses qu'ils espèrent. Les gangsters savent qu'il est plus facile de mentir à des sociologues plein de bons sentiments qu'à des policiers au fait de la vérité du terrain et n'ayant pas d'illusion de réforme sociale.

37 - La sociologie des gangs amène à nuancer très largement l'idée reçue selon laquelle ils seraient des « damnés de la terre ». Beaucoup viennent en effet d'une petite bourgeoisie urbaine, des classes moyennes.

38 - Encore que l'exploration rétrospective de la presse américaine montre évidemment que certains médias furent plus réalistes que d'autres. En 1974, Time Magazine consacre ainsi un article à la « prolifération des gangs de prison » en citant la *Mexican Mafia* mais aussi la *Nuestra Familia*, la *Black Guerrilla Family* et l'*Aryan Brotherhood* : « The Law : Organizing Behind Bars », Time Magazine, 13 mai 1974.

39 - Sur cette question sensible : Tony Rafael, op. cit. ; Xavier Raufer, « Sécurité globale et mégapoles anarchiques », Cahiers de la sécurité, n° 8, avril-juin 2009.

40 - Cette prise de conscience semble avoir été provoquée par un fait-divers. En 2002, à Washington DC, des membres de la *Mara Salvatrucha* tirent par erreur sur un citoyen blanc dans le cadre d'un drive-by-shooting. Rien d'inhabituel si ce n'est que cette fois la « scène de crime » se trouve à deux pas de la Maison Blanche.

41 - Il s'agit d'une vraie tradition américaine. Tout phénomène social devenu insupportable se voit déclarer la « guerre ». Il y eut la « guerre à la pauvreté » (années 1960), puis au crime et à la drogue (années 1970) et enfin au terrorisme (années 2000). Or, jusqu'à présent, aucune de ces « guerres » n'a semblé remporté beaucoup de succès.

42 - Les Maras, des méga-gangs composés de milliers d'affidés, sont l'autre cause principale de cet échouage régional.

43 - National Drug Intelligence Center, U.S. Department of Justice, National Drug Threat Assessment, 2009.

44 - Soyons juste : les gangs noirs ne sont pas en reste.

45 - Le livre de mémoires de René « Boxer » Enriquez est éloquent à ce sujet : The Black Hand, op. cit..

46 - FBI, Freedom of Information/Privacy Acts Section, Cover Sheet, Subject : Mexican Mafia, 1973.

47 - Sur la distinction entre les entités biomorphes et technomorphes : Xavier Raufèr, Les nouveaux dangers planétaires, chaos mondial, décèlement précoce, CNRS éditions, 2009.

48 - La guerre débute dès 1968, après un incident - connu sous le nom de « guerre de la chaussure » - , survenu à la prison de San Quentin.

49 - Un seul gang hispanique, situé au Nord de Bakersfield, a refusé de soumettre à l'un ou l'autre des ces deux gangs : les Fresno Bulldogs.

50 - John M. Hagerdon, op. cit..

51 - The Black Hand, op. cit..

52 - The Black Hand, op. cit..

53 - The Black Hand, op. cit..

54 - The Black Hand, op. cit..

55 The Black Hand, op. cit..

56 - Cité in : The Black Hand, op. cit.

***Voir toutes les études du
Département de Recherche sur les Menaces Criminelles Contemporaines :***

www.drmcc.org

(cliquer sur *Notes d'alerte* en page d'accueil)